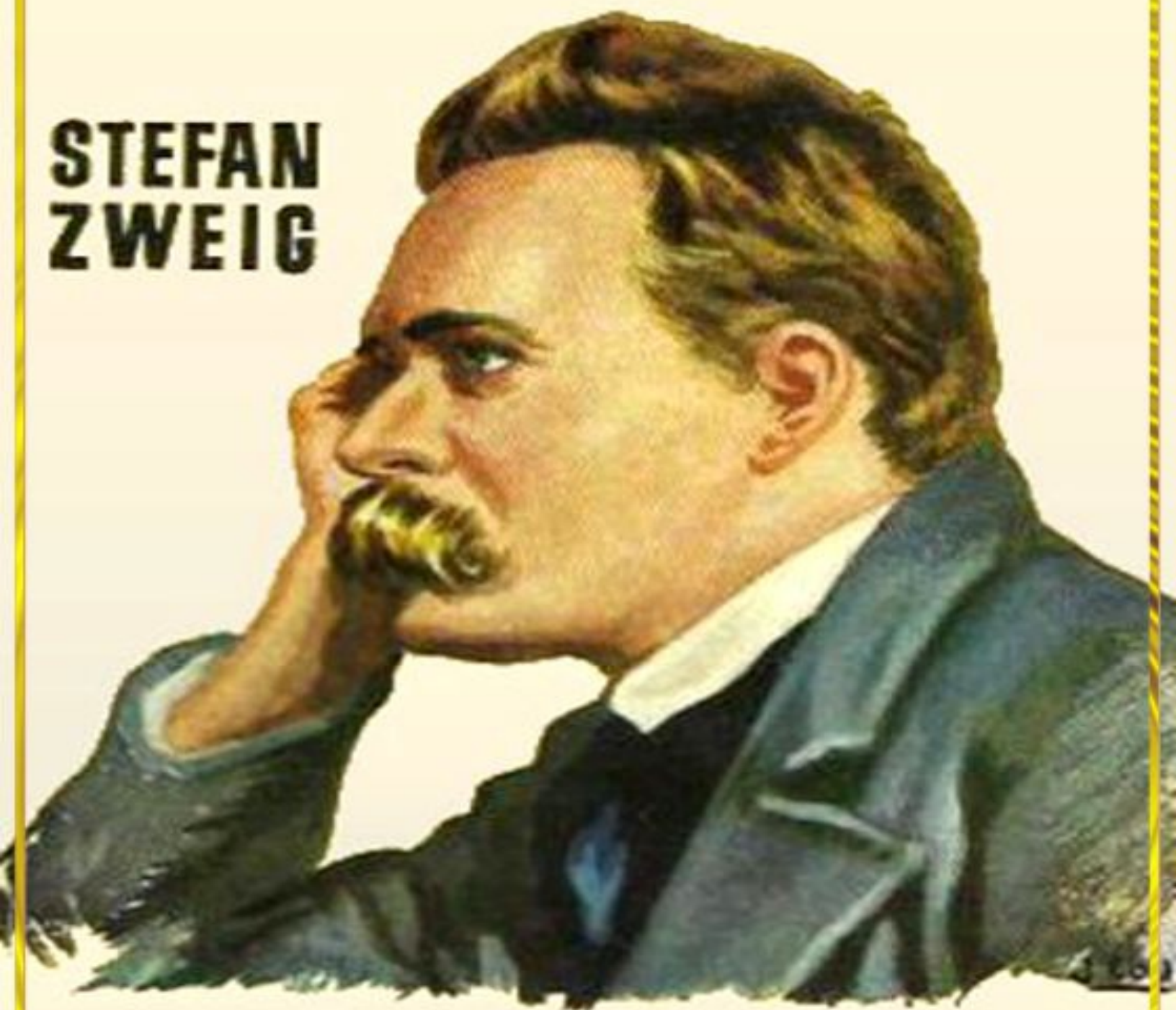


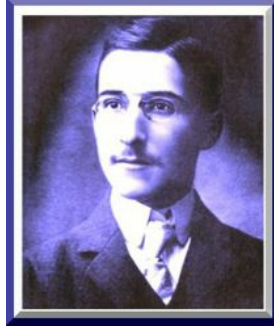
NIETZSCHE

**STEFAN
ZWEIG**



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Stefan Zweig



Nietzsche

Biographie

Traduit de l'allemand par Alzir Hella et Oliver Bournac

1931



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Je fais cas d'un philosophe dans la mesure où il
est capable de fournir un exemple.
Considérations inactuelles

Tragédie sans personnages

Récolter la plus grande jouissance de l'existence, c'est vivre dangereusement.

La tragédie de Friedrich Nietzsche est un drame solitaire : aucun autre personnage n'est présent sur la courte scène de sa vie. Au cours des actes de cette tragédie qui se ruent comme une avalanche, le lutteur isolé se tient seul sous le ciel orageux de son propre destin ; personne auprès de lui, personne pour s'opposer à lui, aucune femme pour adoucir de sa tendre présence l'atmosphère tendue. Tout mouvement provient de lui et il en est le seul témoin : les rares figures qui se risquent au début dans son ombre accompagnent seulement d'un geste muet d'effroi et de surprise son héroïque entreprise et s'écartent peu à peu devant lui comme devant un péril. Pas un seul humain n'ose se risquer à entrer pleinement dans le cercle intérieur de cette destinée ; Nietzsche parle toujours, lutte toujours, souffre toujours pour lui seul. Il n'adresse la parole à personne et personne ne lui répond. Bien pire, personne ne lui prête attention.

Il n'y a pas d'êtres humains, pas de partenaires, pas d'auditeurs dans la tragédie — d'un héroïsme unique — de Friedrich Nietzsche, mais il n'y a pas non plus de scène proprement dite, de paysage, de décors, de costumes ; elle se joue, pour ainsi dire, dans l'espace vide de l'idée. Bâle, Naumbourg, Sorrente, Sils-Maria, Gênes, ces noms ne sont pas ceux des véritables habitats de Nietzsche, mais simplement des pierres milliaires le long d'un chemin parcouru dans un vol brûlant — simplement de froides coulisses, des

couleurs sans langage ! En vérité, le décor de cette tragédie reste toujours le même : l'isolement, la solitude, cette atroce solitude sans parole et sans réponse que la pensée nietzschéenne porte autour d'elle et en elle comme une impénétrable cloche de verre, une solitude sans fleurs ni lumière, sans musique, sans animaux, sans hommes, une solitude privée de Dieu même, la solitude pétrifiée et éteinte d'un monde primitif en dehors du temps. Si le vide et la tristesse font horreur, épouvantent et en même temps paraissent tellement grotesques, c'est que — ironie incroyable — ce glacier, ce désert de solitude se tient spirituellement au milieu d'un pays américanisé de soixante-dix millions d'habitants, en plein milieu de l'Allemagne nouvelle toute vibrante et retentissante de chemins de fer et de télégraphes, de cris et de tumultes, au centre d'une culture dont, par ailleurs, la curiosité est malade, qui jette tous les ans dans le monde quarante mille volumes, qui étudie chaque jour mille problèmes dans cent universités, qui, chaque jour, joue la tragédie dans des centaines de théâtres et qui, cependant, ne sait rien, ne devine rien et ne sent rien de ce formidable drame de l'esprit qui se déroule dans sa propre ambiance, dans son cercle le plus intime.

Car, précisément, à ses moments les plus grandioses, la tragédie de Friedrich Nietzsche n'a plus un spectateur, un auditeur, un seul témoin dans le monde allemand. Au début, tant qu'il parle du haut de sa chaire de professeur et que la lumière de Wagner le met en vue, son discours suscite encore un peu d'attention, mais plus il descend au fond de lui-même, plus il plonge dans la profondeur du temps, et moins il rencontre de résonance. L'un après l'autre, les amis, les étrangers se lèvent, effarouchés, pendant son monologue héroïque, effrayés par les transformations toujours plus sauvages, par les extases toujours plus ardentes du philosophe et ils le laissent affreusement seul sur la scène de son destin. Peu à peu l'acteur tragique s'inquiète de parler absolument dans le vide ; il élève la voix toujours davantage, il crie et gesticule toujours plus pour faire naître un écho ou tout au moins une contradiction. Il invente, pour la marier à sa parole, une musique — une musique jaillissante, enivrante, dionysiaque —, mais personne n'écoute plus. Il a recours à des arlequinades, à une gaieté forcée, stridente et perçante ; il fait faire à ses phrases des cabrioles et les garnit de lazzi, simplement pour attirer, par ses amusements artificiels, des auditeurs à son évangile d'un sérieux terrible, mais aucune main ne bouge pour l'applaudir. Enfin il invente

une danse, une danse des épées et, meurtri, déchiré, sanglant, il exerce devant le public son nouvel art mortel, mais personne ne devine le sens de ses plaisanteries criardes, ni la passion blessée à mort qu'il y a dans cette légèreté affectée. Sans auditeurs et sans écho s'achève devant des bancs vides le drame le plus extraordinaire de l'esprit qui ait été offert à notre siècle agité. Personne ne tourne, même négligemment, son regard vers lui, lorsque la toupie de ses pensées vibrant sur une pointe d'acier bondit pour la dernière fois magnifiquement et tombe enfin, épuisée, sur le sol — « morte d'immortalité ».

Cet état d'isolement avec soi-même, cette façon d'être seul en face de soi-même, est le sens le plus profond, la détresse sacrée et sans exemple de cette tragédie que fut la vie de Friedrich Nietzsche : jamais une plénitude si grandiose de l'esprit, une orgie si extrême du sentiment ne furent placées en face d'un vide du monde si énorme, en face d'un silence si métalliquement impénétrable. Il n'a même pas eu la faveur de trouver des adversaires importants ; ainsi la plus puissante volonté de pensée, « renfermée en elle-même et se creusant elle-même », est obligée de chercher une réponse et une résistance dans sa propre poitrine, dans sa propre âme tragique. Ce n'est pas au monde, mais aux lambeaux saignants de sa propre peau que cet esprit rendu furieux par le destin arrache, comme Héraclès, sa tunique de Nessus, cette ardeur dévorante, pour être nu en face de la vérité suprême, en face de lui-même. Mais quel frisson glacial autour de cette nudité, quel silence autour de ce cri sans précédent de l'esprit, quel ciel épouvantable plein de nuages et d'éclairs, au-dessus du « meurtrier de la divinité » qui, maintenant qu'aucun adversaire ne se porte à sa rencontre et que lui-même n'en trouve plus, s'attaque à son propre être — « connaisseur de soi-même, bourreau de soi-même, sans pitié ». Poussé par son démon par-delà le temps et le monde, par-delà même la limite la plus extrême de son être,

Secoué, hélas ! par des fièvres inconnues,
Tremblant devant les flèches acérées et glacées de [la froidure,
Chassé par toi, ô pensée !
Indicible ! Sombre ! Effrayant !

il recule parfois en frissonnant, avec un regard d'épouvante sans nom,

lorsqu'il reconnaît à quel point sa vie l'a précipité par-delà tout ce qui est vivant et tout ce qui a été. Mais un élan si puissant ne peut plus reculer : avec une pleine confiance et en même temps dans l'extase la plus extrême de l'enivrement de soi-même, il accomplit la destinée que son cher Hölderlin a préfigurée pour lui — sa destinée d'Empédocle.

Un héroïque paysage sans ciel, un jeu gigantesque sans spectateurs, le silence, un silence toujours plus intense autour du cri le plus terrible de la solitude de l'esprit, telle est la tragédie de Friedrich Nietzsche : il faudrait l'abominer comme une des nombreuses cruautés insensées de la nature, s'il ne l'avait pas lui-même acceptée extatiquement et s'il n'en avait pas choisi et aimé la dureté unique, à cause même de ce caractère unique. Car volontairement, en toute lucidité, renonçant à une existence assurée, il s'est construit cette « vie particulière » avec le plus profond instinct tragique et il a défié les dieux avec un courage sans exemple, pour « éprouver par lui-même le plus haut degré de péril dans lequel un homme puisse vivre ». « Χαίρετε δαίμονες ! — Salut à vous, démons ! »

C'est en poussant ce cri enjoué de l'hybris qu'une fois, par une joyeuse nuit, à la manière des étudiants, Nietzsche et ses amis philosophes évoquent les Puissances : à l'heure où rôdent les Esprits, ils versent par la fenêtre le rouge vin de leurs verres pleins dans une rue endormie de la ville de Bâle — comme une libation aux Invisibles. Ce n'est là qu'une plaisanterie de l'imagination que taquine un pressentiment plus profond : mais les démons entendent cet appel et poursuivent celui qui les a défiés, jusqu'à ce que le jeu d'une nuit devienne la tragédie grandiose d'une destinée.

Cependant, jamais Nietzsche ne se dérobe aux exigences monstrueuses par lesquelles il se sent irrésistiblement saisi et entraîné : plus le marteau le frappe durement, plus résonne clair le bloc d'airain de sa volonté. Et sur cette enclume portée au rouge par le feu de la puissance, se forge, toujours plus durement, à chaque coup redoublé, la formule qui cuirasse ensuite de bronze son esprit, la « formule de la grandeur de l'homme », amor fati : ne vouloir changer aucun fait dans le passé, dans l'avenir, éternellement ; non seulement supporter la nécessité, encore moins la dissimuler, mais l'aimer. Ce chant d'amour fervent adressé aux Puissances couvre comme un dithyrambe le cri de sa propre douleur : jeté à terre, vaincu par le silence du monde, dévoré par

lui-même, rongé par l'amertume de la souffrance, il ne lève jamais les mains pour demander au destin de le laisser enfin en paix. Au contraire, il réclame encore une détresse plus grande, une solitude plus profonde, une souffrance plus complète, l'épreuve la plus rigoureuse pour son endurance ; s'il lève les mains ce n'est pas pour se dérober, mais pour lancer la magnifique prière du héros : « Ô volonté de mon âme, que j'appelle destin, toi qui es en moi, toi qui es au-dessus de moi, conserve-moi et préserve-moi pour un grand destin. »

Or, celui qui sait prier avec tant de grandeur est toujours exaucé.

Double portrait

Le pathos de l'attitude n'appartient pas à la grandeur ; qui a besoin d'attitude est faux...
Méfions-nous de tous les hommes
pittoresques !

Image pathétique du héros. Voici comment le campe le mensonge marmoréen, la légende pittoresque : une tête héroïque hautainement dressée, un haut front voûté, raviné par de sombres pensées, la vague des cheveux pesant puissamment sur une nuque forte et saillante. Sous les paupières en broussaille luit un regard de faucon ; chaque muscle de ce visage puissant est tendu de volonté, de santé et de vigueur. La moustache à la Vercingétorix tombant virilement sur une bouche âpre et sur le menton proéminent montre le guerrier barbare, et involontairement on complète cette tête de lion robustement musclée par un corps de Viking germanique s'avançant à grands pas, avec le glaive de la victoire, le cor de chasse et la lance. C'est ainsi, en faisant de lui arbitrairement un surhomme allemand, une figure antique de Prométhée enchaîné, que nos statuaires et peintres aiment à représenter le solitaire de l'esprit, pour le rendre plus accessible à une humanité de peu de foi que le livre de classe et la scène ont rendue incapable de comprendre le tragique autrement que drapé théâtralement. Mais le véritable tragique n'est jamais théâtral, et c'est pour cela que le vrai portrait de Nietzsche est infiniment moins pittoresque que les bustes et peintures qu'on a faits de lui.

Portrait de l'homme. La mesquine salle à manger d'une pension à six francs par jour, dans un hôtel des Alpes ou sur le rivage de la Ligurie. Des hôtes indifférents, le plus souvent de vieilles dames occupées à bavarder. La

cloche a sonné trois coups pour appeler les gens à table. Sur le seuil passe, les épaules affaissées, une silhouette incertaine, légèrement voûtée : comme s'il sortait d'une caverne, Nietzsche, qui est « aveugle aux six septièmes », entre toujours d'un pas mal assuré dans un logis étranger. Il porte un costume sombre, soigneusement brossé ; la face est également sombre, avec les cheveux broussailleux, bruns, ondulés. Sombres sont aussi les yeux derrière les épaisses lunettes de malade, extraordinairement bombées. Doucement et même timidement, il s'approche, enveloppé d'un mutisme anormal. On sent là un homme vivant dans l'ombre, au-delà de toute société et de toute conversation, craignant tout bruit avec une anxiété presque neurasthénique : poliment, avec une courtoisie pleine de distinction, il salue les autres et poliment, avec une aimable indifférence, les autres rendent son salut au professeur allemand. Avec la précaution d'un myope, il s'avance vers la table ; avec la précaution d'un homme à l'estomac sensible, il examine tous les plats, pour voir, par exemple, si le thé n'est pas trop fort, si les mets ne sont pas trop épicés, car les erreurs de nourriture irritent ses intestins fragiles et toute faute commise dans son alimentation bouleverse des journées entières ses nerfs frémissants. Pas un verre de vin, pas un verre de bière, pas d'alcool, pas de café devant lui, pas de cigare, pas de cigarette après le repas ; rien de ce qui stimule, rafraîchit ou détend ; seul un repas bref et maigre, et une petite conversation urbaine, superficielle, à voix basse avec un voisin d'occasion — il parle comme un homme qui en a perdu l'habitude depuis des années et qui redoute qu'on ne lui pose trop de questions. Puis il remonte dans sa petite chambre garnie, étroite, mesquine, froidement meublée, la table pleine d'innombrables feuilles, notes, écrits et épreuves ; mais pas une fleur, pas un ornement, à peine un livre et rarement une lettre. Là-bas, dans le coin, une lourde et grossière malle de bois, son unique avoir, avec ses deux chemises et un costume de rechange (à part cela, rien que des livres et des manuscrits). Sur une étagère, d'innombrables bouteilles, flacons et mixtures : contre les maux de tête qui, pendant des heures, le rendent fou, contre les crampes d'estomac, les vomissements spasmodiques, la paresse intestinale et, surtout, les terribles médicaments contre l'insomnie — chloral et véronal. Un épouvantable arsenal de poisons et de drogues — les seuls secours qu'il ait dans ce silence vide de chambre étrangère, où il ne trouve d'autre repos qu'un court sommeil obtenu artificiellement.

Engoncé dans son manteau, enveloppé d'un châle de laine (car le poêle misérable fume, sans donner de chaleur), les doigts gourds, ses doubles lunettes raclant le papier, il forme de sa main hâtive pendant des heures des mots que l'œil trouble peut à peine déchiffrer. Pendant des heures, il écrit ainsi jusqu'à ce que les yeux lui brûlent et larmoient : si quelque personne secourable a pitié de lui et lui prête sa main pour écrire, pendant une heure ou deux, c'est là un des rares bonheurs de sa vie. Lorsqu'il fait beau, le solitaire sort, toujours seul — toujours seul avec ses pensées : jamais un salut en route, jamais un compagnon, jamais une rencontre. Le temps sombre, qu'il hait, la pluie, la neige, qui lui fait mal aux yeux, le retiennent impitoyablement prisonnier dans sa chambre : jamais il ne descend vers les autres, vers les humains. Le soir, quelques biscuits, une tasse de thé léger et aussitôt de nouveau la longue, l'infinie solitude avec ses pensées. Pendant des heures et des heures, il veille encore auprès de la lampe à la flamme vacillante et fumeuse, sans que ses nerfs ardemment tendus se relâchent dans une douce lassitude. Alors sa main happe le chloral, un soporifique quelconque, et puis, enfin, il obtient ainsi par violence le sommeil fait pour les autres — pour les gens qui ne pensent pas, que le démon ne harcèle pas.

Parfois il reste au lit des jours entiers. Des vomissements et des crampes jusqu'à en perdre connaissance, les tempes sciées de douleur, presque aveugle. Et personne à ses côtés, pas une main tendue, personne pour déposer une compresse sur le front brûlant, personne pour lui faire la lecture, pour causer, pour mêler son rire au sien.

Et cette chambre garnie est partout la même. Les villes changent souvent de nom, elles s'appellent tantôt Sorrente et tantôt Turin, tantôt Venise, tantôt Nice, tantôt Marienbad, mais la chambre garnie reste toujours la même, toujours la chambre de location, la chambre étrangère et ses meubles froids, vieux, délabrés ; et avec la table de travail et le lit de souffrances, l'infinie solitude. Jamais, pendant toutes ses longues années nomades, un allègre repos dans un milieu gai et amical ; jamais, la nuit, le corps nu et chaud d'une femme près du sien, jamais une aurore de gloire après les mille nuits noires et silencieuses de travail. Oh ! combien la solitude de Nietzsche est plus vaste, infiniment plus vaste que le pittoresque haut plateau de Sils-Maria, où les touristes à présent se plaisent entre lunch et dîner à faire le tour de son domaine : sa solitude recouvre le monde et dépasse les bornes de sa vie.

De temps en temps, une visite, un étranger, quelqu'un qui vient le voir. Mais la croûte déjà durcie protège solidement le noyau sensible, avide de contacts : le solitaire respire, soulagé, lorsque l'étranger le laisse à sa solitude. Au bout de quinze ans, il n'y a plus du tout chez lui de sociabilité.

La conversation fatigue, épuise, irrite celui qui se dévore lui-même et qui, pourtant, n'est affamé que de soi. Parfois, très brièvement, brille un petit rayon de bonheur : il s'appelle « musique » — une représentation de Carmen, dans un mauvais théâtre de Nice, quelques airs dans un concert, une heure au piano. Mais cela aussi lui fait mal et « l'émeut jusqu'aux larmes ». La privation de bonheur lui rend celui-ci à un point étranger qu'il ne peut plus le ressentir que comme une souffrance.

Pendant quinze ans se déroule ce « ravin » de la vie de Nietzsche — qui reste méconnu, lui seul ayant conscience de son être —, ce passage affreux dans l'obscurité des grandes villes, dans des garnis tristement meublés, des pensions au pauvre couvert, des trains malpropres et de nombreuses chambres de malade, cependant qu'au-dehors, à la surface du temps, s'époumone la foire bariolée des arts et des sciences. Seule la fuite de Dostoïevski, presque à la même époque, à travers la même pauvreté et le même abandon, présente cette froide et grise lumière de spectre. Ici, comme là, l'œuvre du Titan cache la maigre figure du pauvre Lazare qui meurt journellement de sa détresse et de ses infirmités et que seul, quotidiennement, le miracle sauveur de la volonté créatrice tire du fond de son tombeau. Pendant quinze ans, Nietzsche émerge ainsi du tombeau de sa chambre et y redescend, de douleur en douleur, de trépas en trépas, de résurrection en résurrection, jusqu'à ce que son cerveau éclate, surchauffé par tant d'énergie.

Des inconnus ramassèrent dans la rue l'homme le plus étranger de son époque. Des étrangers le portèrent dans la chambre étrangère de la via Carlo-Alberto, à Turin. Personne n'est témoin de sa mort intellectuelle. Autour de sa fin règnent l'obscurité et le saint isolement. Solitaire et inconnu, le plus lucide génie de l'esprit se précipite dans sa propre nuit.

Apologie de la maladie

Ce qui ne me tue pas me rend plus fort.

Innombrables sont les cris de souffrance de ce corps martyrisé. C'est un tableau à cent entrées de tous les maux physiques, portant en conclusion ce terrible résultat : « À tous les âges de la vie, l'excès de la douleur a été chez moi monstrueux. » Effectivement, aucun martyr diabolique ne manque dans cet effrayant pandémonium de la maladie : maux de tête, des maux de tête martelants et étourdissants, qui pendant des journées étendent stupidement sur un divan ou sur un lit ce pauvre être en délire ; crampes d'estomac, avec vomissements de sang, migraines, fièvres, manque d'appétit, abattements, hémorroïdes, embarras intestinaux, frissons de fièvre, sueurs nocturnes — c'est un effroyable cercle vicieux. Ajoutez à cela les « yeux aux trois quarts plongés dans la nuit » qui se gonflent dès le moindre effort ou se mettent à pleurer et qui ne lui permettent pas de jouir de la lumière plus d'« une heure et demie par jour ». Mais Nietzsche méprise cette hygiène du corps, et il reste dix heures de suite à sa table de travail. Alors le cerveau surchauffé se venge de ses excès par de furieux maux de tête, par une tension nerveuse, car lorsque, le soir, le corps est depuis longtemps fatigué, le cerveau, lui, ne s'arrête pas immédiatement, mais continue à élaborer des visions et des pensées, jusqu'à ce qu'il faille des soporifiques pour l'endormir. Mais il en faut des quantités toujours plus grandes (en deux mois, Nietzsche absorbe cinquante grammes d'hydrate de chloral, pour se procurer un peu de sommeil). Puis c'est l'estomac qui se révolte à son tour et refuse de payer un tel tribut. C'est alors — *circulus vitiosus* — que les vomissements

spasmodiques, les nouveaux maux de tête nécessitent de nouveaux remèdes. Les organes excédés se mènent une guerre implacable, insatiable, passionnée, se renvoient mutuellement la balle hérissée d'épines de la souffrance dans un jeu insensé. Jamais de repos à ce jeu ! Aucune halte satisfaite, pas le plus petit mois de contentement et d'oubli de soi.

En vingt ans, on ne peut pas compter une douzaine de lettres où un gémissement ne sorte de quelque ligne. Et toujours plus furieux, toujours plus violents, deviennent les cris de celui qu'aiguillonnent ses nerfs trop vifs, trop délicats et déjà trop enflammés : « Rends donc ton sort plus léger ; meurs ! » s'écrie-t-il à lui-même ; ou bien : « Un pistolet est pour moi, maintenant, une source de pensées agréables. » Ou encore : « Le martyr terrible et presque incessant me fait aspirer à la fin, et, à certains indices, la libération, la congestion cérébrale, est proche. »

Il est depuis longtemps à court de superlatifs pour exprimer ses souffrances ; déjà, ils semblent monotones dans leur exaspérante et incessante répétition, ces cris atroces, qui n'ont vraiment plus rien d'humain mais qui retentissent encore vers les hommes, du fond de cette « existence de chien ».

Voici que soudain flamboie (et l'on tressaille d'effroi devant une contradiction aussi monstrueuse) dans son *Ecce Homo* cette profession de foi forte, fière et lapidaire, qui semble taxer de mensonges tous les cris précédents : « Somme toute, j'ai été (il s'agit des quinze dernières années) en bonne santé. »

Que faut-il donc croire ? Les mille cris de douleur, ou la parole monumentale ? Les deux à la fois. Le corps de Nietzsche était organiquement fort et capable de résistance. Son tronc bien charpenté pouvait supporter le faix le plus lourd. Ses racines s'enfonçaient profondément dans la terre saine d'une lignée de pasteurs allemands. Dans l'ensemble, à la fois dans son tempérament, son organisme, dans les fondements de sa chair et de son esprit, Nietzsche était réellement un homme sain. Seuls, ses nerfs sont trop délicats pour la violence de ses sensations. Et c'est pourquoi ils sont continuellement agités et révoltés. (Mais c'est là une révolte qui ne pourra jamais ébranler la force d'airain, la force de domination de son esprit.)

Nietzsche lui-même a trouvé l'image la plus heureuse pour dépendre cet

état intermédiaire entre le danger et la sécurité, lorsqu'il parle des « petits coups de feu de ses souffrances ». En effet, jamais, dans cette guerre, le retranchement intérieur de son énergie n'est réellement forcé. Comme Gulliver à Lilliput, Nietzsche est perpétuellement assailli par le fourmillement de Pygmées de ses douleurs. Ses nerfs sont toujours en alerte, il est continuellement en train de veiller et de faire le guet, toute son attention est accaparée par les soins exténuants et absorbants de sa propre défense. Mais jamais une véritable maladie ne réussit à le terrasser ou à le vaincre, sauf peut-être uniquement cette maladie qui pendant vingt ans creuse ses galeries sous la citadelle de son cerveau et qui ensuite soudain la fait exploser. Un esprit monumental comme Nietzsche ne succombe pas sous une petite fusillade, seule une explosion peut avoir raison du granit d'un tel cerveau. Ainsi, à une énorme capacité de souffrance s'oppose une énorme résistance à la souffrance, de même qu'une véhémence trop grande de la sensibilité s'oppose à une trop grande délicatesse nerveuse du système moteur.

Car chaque nerf de l'estomac, comme du cœur et des sens, représente chez Nietzsche un manomètre d'une exactitude extrême, d'une délicatesse de filigrane enregistrant les plus petites modifications et tensions avec un déclenchement monstrueux d'excitations douloureuses. Rien ne reste inconscient pour son corps (comme pour son esprit). La plus petite fibre qui chez les autres est muette lui signale aussitôt son message par un tressaillement et un déchirement, et cette « irritabilité folle » rompt en mille éclats térébrants, incisifs et dangereux, sa vitalité naturellement énergique.

De là viennent ensuite des cris atroces, lorsque au moindre mouvement, au moindre pas qu'il fait dans sa vie, il heurte soudain un de ses nerfs à vif et tout frémissants.

Cette hypersensibilité fatale et presque démoniaque des nerfs de Nietzsche, que les nuances les plus fugitives, ne franchissant pas chez autrui le seuil de la conscience, ébranlent douloureusement, est la seule racine de ses souffrances et aussi la source de sa géniale capacité d'appréciation des valeurs. Chez lui, il n'est pas nécessaire, pour que son sang frémissse sous l'effet d'une réaction physiologique, qu'il y ait quelque chose de tangible ou une affection réelle : la simple atmosphère, avec ses modifications

météorologiques changeant d'heure en heure, est déjà, pour lui, la cause de souffrances infinies. Peut-être n'a-t-il jamais existé d'intellectuel aussi sensible aux conditions atmosphériques, aussi atrocement accessible à toutes les tensions et oscillations des phénomènes météorologiques, lui qui est dans tout son corps un manomètre, un véritable mercure, l'irritabilité même : entre son pouls et la pression atmosphérique, entre ses nerfs et le degré d'humidité de la sphère paraissent exister de secrets contacts électriques ; ses nerfs enregistrent aussitôt chaque mètre d'altitude, chaque pression de la température, sous forme de douleurs dans les organes, et ils réagissent par une rébellion concordante à chaque bouleversement de la nature. La pluie, un ciel assombri dépriment sa vitalité : « Un ciel couvert m'abat profondément. » Il ressent presque dans ses intestins l'influence d'un ciel chargé de nuages ; la pluie réduit son « potentiel », l'humidité l'affaiblit, la sécheresse l'anime, le soleil lui rend la vie, l'hiver est pour lui une espèce de tétanos et de mort. L'aiguille frémissante du baromètre de ses nerfs oscillant comme une température d'avril ne reste jamais immobile : ce qu'il lui faut, c'est se rendre au plus vite dans un paysage sans nuage, sur les hauts plateaux de l'Engadine que ne trouble aucun vent. Et, tout comme l'effet de la moindre charge et de la moindre pression dans le ciel physique, ses organes inflammables ressentent aussi l'effet de toutes les charges, de tous les troubles et de toutes les libérations atmosphériques dans le ciel intérieur de l'esprit. Car, chaque fois que frémit en lui une pensée, elle fulgure, comme un éclair, à travers les nœuds tendus de ses nerfs : l'acte de la pensée s'accomplit, chez Nietzsche, avec un enivrement extatique, avec un tressaillement électrique tel qu'il agit toujours sur son corps à la manière d'un orage et, à chaque explosion de sa sensibilité, il suffit d'un clin d'œil, au sens propre, pour modifier la circulation du sang. Le corps et l'esprit chez le plus vital de tous les penseurs sont liés si intimement aux choses de l'atmosphère que pour Nietzsche les réactions intérieures et extérieures sont identiques : « Je ne suis ni esprit ni corps, mais une tierce chose. Je souffre pour tout et partout. »

Cette disposition native à discerner avec tant de précision la moindre excitation a été brutalement développée par l'atmosphère immobile, confinée, de sa vie, par les dizaines d'années qu'il passa dans la solitude. Comme pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année, rien d'autre n'entre corporellement en contact avec son propre corps, ni femme, ni ami, comme il

ne peut guère s'entretenir, pendant les vingt-quatre heures de la journée, qu'avec son propre sang, il poursuit une sorte de dialogue ininterrompu avec ses nerfs.

Continuellement, au milieu de ce monstrueux silence, il tient dans ses mains la boussole de ses sensations et, à la manière des ermites, des hommes seuls, des célibataires et des originaux, il observe en hypocondriaque jusqu'aux plus minimes modifications qui se produisent dans les fonctions de son corps. D'autres s'oublient parce que leur attention est détournée par les conversations et les affaires, par les jeux et la lassitude, parce qu'ils noient leur sensibilité dans le vin et l'indifférence. Mais un Nietzsche, un tel génie du diagnostic, éprouve continuellement la tentation de se donner, jusque dans ses propres souffrances, un plaisir curieux de psychologue en se prenant lui-même pour sujet de « sa propre expérimentation ».

Continuellement, avec des pinces aiguës (à la fois médecin et malade), il met à nu ce que ses nerfs ont de douloureux et par là, comme toutes les natures nerveuses et pleines d'imagination, il ne fait qu'irriter encore davantage sa sensibilité déjà exacerbée. Méfiant à l'égard des médecins, il devient son propre médecin et « se médicalise » continuellement pendant toute sa vie. Il essaye tous les moyens et toutes les cures imaginables, massages électriques, mesures diététiques, cures par les eaux et les bains ; tantôt il émousse ses excitations avec du bromure, tantôt il les stimule de nouveau avec d'autres mixtures. Sa sensibilité météorologique le pousse sans interruption à chercher une atmosphère particulière, un endroit qui soit fait pour lui, « un climat de son âme ». Tantôt il est à Lugano, à cause de l'air du lac et de l'absence de vent, puis à Pfafers et à Sorrente ; puis il s'imagine que les bains de Ragaz pourraient le délivrer de son moi douloureux et que la zone salubre de Saint-Moritz, les sources de Baden-Baden ou de Marienbad pourraient lui faire du bien. Pendant tout un printemps, c'est l'Engadine dont il découvre la parenté avec sa propre nature, par suite de son « air roboratif et ozoné » ; puis ce sera une ville du Sud, Nice, avec son air « sec », puis encore Venise ou Gênes. Tantôt il voudrait être dans les bois, tantôt au bord des mers, tantôt au bord des lacs, tantôt dans de petites villes sereines, « avec une nourriture bonne et légère ».

Dieu sait combien ce fugitivus errans a parcouru de milliers de kilomètres

de chemin de fer, uniquement pour découvrir ce lieu fabuleux où ses nerfs cesseraient de le brûler et de le tirailler et où ses organes cesseraient d'être éternellement sur le qui-vive. Peu à peu, il distille de ses expériences pathologiques une sorte de géographie sanitaire à son propre usage, il étudie de gros ouvrages de géologie pour découvrir cet endroit qu'il cherche, comme un anneau d'Aladin, pour conquérir enfin la maîtrise de son corps et la paix de son âme. Aucun voyage ne serait trop long pour lui : Barcelone est dans ses projets et il songe aussi aux hautes montagnes du Mexique, à l'Argentine et même au Japon. La position géographique, la diététique du climat et la nourriture deviennent peu à peu sa deuxième science particulière. À chaque endroit il note la température, la pression de l'air ; il mesure au millimètre, avec l'hydroscope et les appareils hydrostatiques, les précipitations atmosphériques et l'humidité ambiante, tellement son corps est analogue à une cornue ou à la colonne de mercure d'un baromètre. On retrouve la même exagération dans son régime alimentaire. Là aussi, il y a tout un « registre », toute une tablature médicinale de précautions. Le thé doit être d'une certaine marque et dosé suivant une certaine force, afin de ne pas lui faire de mal ; une alimentation carnée lui est néfaste, les légumes doivent être préparés d'une certaine manière. Peu à peu, cette manie de la médicalisation, du diagnostic devient un trait pathologique et égotiste, une tension, une hyper-attention à soi-même. Rien n'a autant fait souffrir Nietzsche que cette éternelle vivisection. Comme toujours, le psychologue souffre deux fois plus que n'importe qui, parce qu'il ressent deux fois sa souffrance : d'abord dans la réalité et puis en s'observant lui-même.

Mais Nietzsche est un génie des oppositions violentes. Contrairement à Goethe, qui savait génialement s'écarter des dangers, il a une façon extrêmement audacieuse d'aller au-devant d'eux et de prendre le taureau par les cornes.

La psychologie, l'effort spirituel (j'ai essayé de le montrer) poussent profondément l'homme impressionnable vers la souffrance et jusque dans l'abîme du désespoir ; mais précisément la psychologie, précisément l'esprit, le ramènent à la santé. Comme sa maladie, la guérison de Nietzsche vient de la connaissance géniale qu'il a de lui-même. La psychologie, d'une manière magique, devient ici une thérapeutique, une application sans pareille de cet « art de l'alchimie » qui se vante d'« extraire une valeur de quelque chose qui

n'en a pas ». Après dix ans de tourments incessants, il est « au plus bas de sa vitalité » ; déjà on le croit perdu, anéanti par ses nerfs, par une dépression sans remède, livré au pessimisme, à l'abandon. Alors, soudain, l'attitude spirituelle de Nietzsche se renverse par un de ces rétablissements foudroyants et véritablement inspirés, à la fois reconnaissance et délivrance de soi, qui rendent si dramatique et si intense l'histoire de son esprit. Brusquement il tire à lui la maladie qui mine son sol et la presse contre son cœur. C'est là un moment tout à fait mystérieux (dont on ne peut pas fixer la date exacte), une de ces inspirations fulgurantes au milieu de son œuvre, où Nietzsche « découvre » sa propre maladie ; où — étonné de se trouver encore en vie et de voir qu'au cours des dépressions les plus profondes, aux époques les plus douloureuses de son existence, sa productivité n'a fait que croître —, il proclame avec la conviction la plus intime que ses souffrances, ses privations font partie, pour lui, « de la cause », de la cause sacrée de son existence, la seule cause qui soit sacrée pour lui. Et à partir de ce moment, où son esprit n'a plus pitié de son corps, ne prend plus part à ses souffrances, il voit, pour la première fois, sa vie sous une nouvelle perspective et sa maladie selon un sens plus profond. Les bras ouverts, il l'accepte sciemment, dans son destin, comme une nécessité, et comme, en tant que fanatique « avocat de la vie », il aime tout dans son existence, il lance même à sa souffrance l'hymne à l'affirmation de Zarathoustra, ce joyeux : « Encore une fois ! Encore une fois, pour toute l'éternité ! » La simple connaissance devient chez lui une reconnaissance et la reconnaissance une gratitude ; car, dans cette contemplation supérieure qui élève ses regards au-dessus de sa propre souffrance et qui ne voit dans sa propre vie qu'un chemin pour aller à lui-même, il découvre (avec cette joie excessive que lui donne la magie des choses extrêmes) qu'il n'est aussi attaché et ne doit autant à aucune puissance de la terre qu'à sa maladie, et que précisément il est redevable au plus cruel bourreau de son bien le plus précieux : la liberté, la liberté de l'existence extérieure, la liberté de l'esprit ; car, partout où il risquait de se reposer, de se livrer à la paresse, de s'alourdir et de perdre de son originalité en se pétrifiant prématurément dans une fonction, une profession et une forme spirituelle, c'est la maladie qui l'en a chassé par la violence avec son aiguillon ; c'est à la maladie qu'il doit d'avoir été sauvé du service militaire et rendu à la science, c'est à elle qu'il doit de n'être pas resté figé dans cette science et dans la philologie ; elle l'a fait sortir du cercle de l'Université de Bâle pour le faire

entrer dans la « retraite » et par là dans le monde, c'est-à-dire pour le ramener vers lui-même. Il doit à ses yeux malades d'avoir été « libéré du livre », « le plus grand service que je me sois rendu à moi-même ». La souffrance l'a arraché (douloureusement, mais utilement) à toutes les écorces qui menaçaient de se former autour de lui, à toutes les liaisons qui commençaient à l'encercler. « La maladie me libère pour ainsi dire par sa propre action », dit-il lui-même ; elle a été pour lui l'accoucheuse de l'homme intérieur et les souffrances qu'elle lui a causées ont été celles de l'enfantement. Grâce à elle, la vie est devenue, pour lui, non pas une routine, mais un renouvellement, une découverte : « J'ai découvert la vie, en quelque sorte, comme une nouveauté, moi-même y compris. »

Car (et c'est ainsi que cet homme torturé exalte maintenant avec gratitude ses tourments dans son hymne grandiose à la sainte douleur) seule la souffrance donne la science. La « santé de l'ours » qui est un simple héritage et qui n'a jamais été ébranlée se satisfait sans appréhension et manque de lucidité. Elle ne désire rien, elle ne pose aucune question, et c'est pourquoi il n'y a pas de psychologie chez les bien portants. Tout savoir provient de la souffrance, « la douleur cherche toujours à connaître les causes, tandis que le plaisir a tendance à rester où il est et sans regarder en arrière ». On devient « toujours plus fin dans la douleur ». La souffrance, qui toujours fouille et gratte, laboure le terrain de l'âme et c'est le travail douloureux de creusement intérieur qui, comme la charrue, ameublisse le sol, pour la nouvelle récolte spirituelle. « La grande douleur est le dernier libérateur de l'esprit ; elle seule nous contraint à descendre dans nos dernières profondeurs », et justement celui pour qui elle a été presque mortelle a ensuite le droit de prendre à son compte cette fière parole : « Je connais mieux la vie, parce que j'ai été si souvent sur le point de la perdre. »

Ce n'est pas par un artifice, par une négation, par des palliatifs et en idéalisant sa détresse corporelle que Nietzsche surmonte toutes ses souffrances, mais bien par la force primitive de sa nature, par la connaissance : le souverain « créateur » de valeurs se découvre à lui-même la valeur de sa maladie. Martyr à rebours, il n'a pas d'abord la foi, pour laquelle il subit ses tourments ; ce n'est que dans les tourments, dans la torture qu'il puise cette foi. Cependant sa chimie savante ne découvre pas seulement la valeur de la maladie, mais aussi son pôle opposé : la valeur de la santé ; seule

leur union apporte l'accomplissement de la vie, cette tension permanente d'épreuve et d'extase grâce à laquelle l'homme fini se précipite dans l'infini. Toutes les deux sont nécessaires : la maladie, comme moyen, et la santé, comme fin ; la maladie, comme chemin, et la santé, comme but. Car la souffrance, au sens de Nietzsche, n'est que la rive obscure de la maladie ; l'autre rive brille dans une lumière indicible : elle s'appelle guérison et on ne peut l'atteindre que par la rive de la souffrance. Or guérir, recouvrer la santé, signifie plus qu'atteindre simplement l'état de la vie normale ; ce n'est pas seulement une transformation, mais c'est infiniment plus ; c'est une ascension, une élévation et un accroissement de finesse. On sort de la maladie « avec une peau neuve », plus délicat, avec un goût plus fin du plaisir, avec une langue plus exercée à apprécier toutes les bonnes choses, avec une sensibilité plus heureuse « et une seconde innocence plus dangereuse au milieu de la joie », semblable à un enfant et cent fois plus raffiné qu'on ne l'a jamais été ; et cette seconde santé qui suit la maladie, cette santé « fruit de la conquête et de la souffrance », qui n'est pas un bien gratuit, aveuglément reçu, mais un trésor ardemment désiré, recherché avec beaucoup de peine, acheté par cent soupirs, cris et douleurs, est mille fois plus vivante que le bien-être grossier de ceux qui se portent toujours bien. Celui qui a goûté une fois à la frémissante douceur, à l'ivresse pétillante de cette guérison, brûle d'envie d'éprouver toujours cette même sensation ; toujours il se jette à nouveau dans le flot de feu et de soufre des tourments dévorants, uniquement pour retrouver cette « impression enchanteresse de la guérison », cet enivrement doré qui, pour Nietzsche, remplace, en les surpassant mille fois, tous les stimulants vulgaires de l'alcool et de la nicotine.

Mais à peine Nietzsche découvre-t-il le sens de sa douleur et la grande volupté de la guérison qu'il veut en faire un apostolat et y voir le sens de l'univers. Comme tous les possédés du démon, il est l'esclave de sa propre extase et il ne peut plus se rassasier de cette éblouissante alternance du plaisir et de la douleur ; il veut que les tourments le martyrisent encore plus profondément pour pouvoir s'élancer plus haut dans la sphère suprême et bienheureuse du rétablissement, qui est toute clarté et vigueur. Dans cette étincelante et ardente ivresse, il confond peu à peu sa furieuse volonté de guérison avec la chose elle-même, sa fièvre avec la vitalité, et le vertige de sa chute avec un accroissement de force. La santé ! La santé ! cet homme ivre de

lui-même brandit comme une bannière ce mot au-dessus de lui : ce doit être là le sens de l'univers, le but de la vie, le seul étalon de toutes les valeurs. Et celui qui pendant des dizaines d'années a tâtonné lui-même dans les ténèbres, de tourment en tourment, étouffe maintenant ses cris dans un hymne célébrant la vitalité, la force brutale et ivre d'elle-même. Avec d'ardentes couleurs, il déroule monstrueusement le drapeau de la volonté de puissance, de la volonté de vivre, de la volonté d'être dur et cruel, et il tend ce drapeau extatiquement à une humanité à venir — sans se douter que la force qui l'anime et qui lui permet de tenir si haut cet étendard est la même qui tend l'arc avec la flèche qui va le tuer.

Car cette dernière santé de Nietzsche, qui dans son exaltation se stimule elle-même jusqu'au dithyrambe, est une autosuggestion, une santé « inventée » ; précisément au moment où il lève joyeusement les mains au ciel, dans l'enivrement de sa force et où il vante (dans *Ecce Homo*) sa grande santé et jure qu'il n'a jamais été ni malade ni décadent, la foudre vibre déjà dans son sang. Ce qui chante et triomphe en lui, ce n'est pas sa vie, mais c'est déjà sa mort ; ce n'est plus l'esprit fait de science, mais le démon qui saisit sa victime. Ce qu'il prend pour de la lumière, pour la chaleur rouge de son sang, recèle les germes mortels de sa maladie, et le regard clinique de chaque médecin diagnostique aujourd'hui clairement dans ce merveilleux sentiment de bien-être qui s'empare de lui, dans ses dernières heures, ce que nous appelons l'euphorie, cet état de béatitude typique qui précède la fin. Déjà la clarté argentée qui se répand sur ses dernières heures ne fait que projeter devant lui la vibration d'une autre sphère, celle du démon, celle de l'au-delà : mais lui, dans son ivresse, ne le sait plus. Il se sent uniquement illuminé par toute la splendeur et toutes les grâces de la terre.

Les idées jaillissent en lui comme du feu ; la langue frémit d'une puissance primitive, par tous les pores de son discours, et la musique inonde son âme : partout où il regarde, il voit rayonner la paix. Les hommes de la rue lui sourient. Chaque lettre est un message divin et, étincelant de bonheur, il s'écrie dans sa dernière lettre, adressée à son ami Peter Gast : « Chante-moi un nouveau chant. Le monde est transfiguré et tous les cieux se réjouissent. » C'est précisément de ce ciel transfiguré que sort le rayon de feu qui l'atteint, confondant la souffrance et la béatitude dans une seule et indissoluble seconde. Les deux extrémités du sentiment pénètrent en même temps sa

poitrine haletante, et dans ses tempes frémissantes le sang fait bruire à la fois la vie et la mort en une musique unique et apocalyptique.

Le don Juan de la connaissance

Ce qui importe, c'est l'éternelle vivacité et non pas la vie éternelle.

Emmanuel Kant vit avec la connaissance comme avec une épouse légitime ; pendant quarante ans, il se couche auprès d'elle dans le même lit spirituel et engendre avec elle toute une lignée allemande de systèmes philosophiques, dont les descendants habitent encore aujourd'hui notre monde bourgeois. Ses rapports avec la vérité sont absolument monogames, comme tous ceux de ses fils spirituels : Schelling, Fichte, Hegel et Schopenhauer. Ce qui les pousse vers la philosophie, c'est une volonté d'ordre, qui n'a absolument rien de démoniaque, une bonne volonté allemande, objective et professionnelle, tendant à discipliner l'esprit et à établir une architectonique ordonnée du destin. Ils ont l'amour de la vérité, un amour honnête, durable, tout à fait fidèle. Mais cet amour est complètement dépourvu d'érotisme, du désir flamboyant de consumer et de se consumer soi-même ; ils voient dans la vérité, dans leur vérité, une épouse et un bien assuré, dont ils ne se séparent jamais jusqu'à l'heure de la mort et à qui ils ne sont jamais infidèles. C'est pourquoi il y a toujours dans leurs relations avec la vérité quelque chose qui rappelle le ménage et les choses domestiques ; et, effectivement, chacun d'eux a bâti, pour y loger lit et fiancée, sa propre maison, c'est-à-dire son système philosophique bien assuré. Et ils travaillent de main de maître, avec la herse et la charrue, ce terrain qui est à eux, ce champ de l'esprit qu'ils ont conquis pour l'humanité parmi les fourrés primitifs du chaos. Avec prudence ils reculent toujours plus loin les bornes de leur connaissance, au sein de la

culture de leur temps, et ils augmentent par leur application et leur sueur la récolte spirituelle.

Au contraire, la passion de la connaissance qu'a Nietzsche vient d'un tout autre tempérament, d'un monde du sentiment situé, pour ainsi dire, aux antipodes. Son attitude devant la vérité est tout à fait démoniaque ; c'est une passion tremblante, à l'haleine brûlante, avide et nerveuse, qui ne se satisfait et ne s'épuise jamais, qui ne s'arrête à aucun résultat et poursuit au-delà de toutes les réponses son questionnement impatient et rétif. Jamais il n'attire à lui une connaissance d'une manière durable, pour en faire, après avoir prêté serment et lui avoir juré fidélité, sa femme, son « système », sa « doctrine ».

Toutes l'excitent et aucune ne peut le retenir. Dès qu'un problème a perdu sa virginité, le charme et le secret de la pudeur, il l'abandonne sans pitié et sans jalousie aux autres après lui, tout comme don Juan — son propre frère en instinct — fait pour ses mille et tre, sans plus se soucier d'elles. Car, de même que tout grand séducteur cherche, à travers toutes les femmes, la femme, de même Nietzsche cherche, à travers toutes les connaissances, la connaissance — la connaissance éternellement irréaliste et jamais complètement accessible. Ce qui l'excite jusqu'à la souffrance, jusqu'au désespoir, ce n'est pas la conquête, ce n'est pas la possession ni la jouissance, mais toujours uniquement l'interrogation, la recherche et la chasse. Son amour est incertitude et non pas certitude, par conséquent, une volupté « tournée vers la métaphysique » et consistant dans l'« amour-plaisir » de la connaissance, un désir démoniaque de séduire, de mettre à nu, de pénétrer voluptueusement et de violer chaque sujet spirituel — la connaissance étant entendue ici au sens de la Bible, dans laquelle l'homme « connaît » la femme et par là lui ôte son secret. Il sait, cet éternel relativiste des valeurs, qu'aucun de ces actes de connaissance, aucune de ces prises de possession par un esprit ardent, n'est réellement une « connaissance définitive » et que la vérité, au sens dernier du mot, ne se laisse pas posséder ; car « celui qui pense être en possession de la vérité, combien de choses ne laisse-t-il pas échapper ! » C'est pourquoi Nietzsche ne se met jamais en ménage, en vue d'économiser et de conserver, et il ne bâtit pas de maison spirituelle ; il veut (ou peut-être y est-il forcé par l'instinct nomade de sa nature) rester éternellement sans possession, le Nemrod solitaire qui porte ses armes errantes dans toutes les forêts de l'esprit, qui n'a ni toit, ni femme, ni enfant, ni serviteur, mais qui, en

revanche, possède la joie et le plaisir de la chasse ; comme don Juan, il aime non pas la durée du sentiment mais les « moments de grandeur et de ravissement » ; il est attiré uniquement par les aventures de l'esprit, par ces « dangereux peut-être » qui vous font plein d'ardeur et vous stimulent tant qu'on les poursuit, mais qui ne rassasient pas dès qu'on les atteint ; il veut non pas une proie, mais (comme il se décrit lui-même dans le don Juan de la connaissance) simplement l'« esprit, le chatouillement et les jouissances de la chasse et des intrigues de la connaissance — jusqu'à ses plus hautes et plus lointaines étoiles —, jusqu'à ce que finalement il ne lui reste plus rien à chasser que ce qu'il y a dans la connaissance d'infiniment malaisant, comme le buveur qui finit par boire de l'absinthe et des alcools qui sont de véritables acides ».

Car don Juan, dans l'esprit de Nietzsche, n'est pas un épicurien, un grand jouisseur : pour cela il manque à cet aristocrate, à ce gentilhomme aux nerfs subtils, le lourd contentement de la digestion, le paresseux bien-être du rassasiement, la vantardise qui fait parade de ses triomphes et la satisfaction complète. Le chasseur de femmes (comme le Nemrod de l'esprit) est lui-même éternellement traqué par un instinct inextinguible ; le séducteur sans scrupules est lui-même séduit par sa curiosité brûlante ; c'est un tentateur qui est tenté de tenter sans cesse toutes les femmes dans leur innocence méconnue, tout comme Nietzsche interroge uniquement pour interroger, pour l'inextinguible plaisir psychologique. Pour don Juan, le secret est dans toutes et dans aucune, dans chacune pour une nuit et dans aucune pour toujours : c'est exactement ainsi que, pour le psychologue, la vérité n'existe, dans tous les problèmes, que pour un moment et il n'y en a pas où elle existe pour toujours.

C'est pourquoi la vie intellectuelle de Nietzsche n'a pas de point de repos, de surface calme, comme celle d'un miroir : elle est absolument torrentueuse, changeante, remplie de détours soudains, de volte-face et de courants violents. Chez les autres philosophes allemands, l'existence s'écoule avec une tranquillité épique ; leur philosophie consiste à continuer de filer commodément et, en quelque sorte, mécaniquement un fil une fois débrouillé ; ils philosophent assis dans leur fauteuil, les membres détendus, et c'est à peine si l'on constate, tandis qu'ils pensent, un accroissement de la pression sanguine dans leur corps, une fièvre dans leur destin. Jamais on n'a

chez Kant cette impression émouvante d'un esprit saisi par ses pensées comme par un vampire et subissant douloureusement la nécessité épouvantable de créer et d'élaborer des idées ; et Schopenhauer, à partir de sa trentième année, dès l'achèvement du Monde comme volonté et représentation, arbore la mine satisfaite d'un employé qui va prendre sa retraite avec les mille petites amertumes d'une carrière qui stagne. Tous marchent d'un pas précis, ferme et assuré, dans un chemin choisi par eux, tandis que Nietzsche a l'air toujours traqué et toujours poussé vers l'inconnu. C'est pourquoi l'histoire intellectuelle de Nietzsche (comme les aventures de don Juan) prend une forme tout à fait dramatique ; c'est une chaîne d'épisodes surprenants et dangereux, une tragédie qui, sans aucun point d'arrêt, avec des transports incessants, passe d'une péripétie à une autre, encore plus aiguë, pour aboutir finalement à l'inévitable chute et à l'anéantissement dans l'abîme infini. Et c'est précisément cette absence de repos dans la recherche, cette incessante obligation de penser, cette contrainte démoniaque à aller de l'avant qui donne à cette existence unique un tragique inouï et nous la rend si séduisante comme œuvre d'art (parce qu'il n'y a en elle rien du caractère professionnel et tranquillement bourgeois). Nietzsche est maudit, est condamné à penser sans cesse, comme le sauvage chasseur de la légende est condamné à chasser éternellement ; ce qui était son plaisir est devenu son tourment, son affliction ; et son souffle, son style, a les halètements, l'ardeur et les battements d'un giber traqué ; son âme a les aspirations et les dépressions de quelqu'un qui n'a jamais de repos et qui n'est jamais satisfait. C'est pourquoi ses plaintes d'Ahasverus sont toujours si émouvantes, ainsi que le cri qu'il pousse à partir du moment où il voudrait la paix, la jouissance et le repos ; mais toujours l'aiguillon de l'éternelle insatisfaction térébre son âme épuisée et lui fait violence : « L'on aime quelque chose et à peine cette chose est-elle devenue un amour profond que le tyran qu'il y a en nous (et que même nous pourrions nommer notre moi supérieur) dit : c'est précisément cela que tu dois me sacrifier. Et, effectivement, nous le sacrifions, mais non sans être torturé et sans brûler à petit feu. » Toujours ces natures de don Juan doivent abandonner l'ardente volupté de la connaissance, les rapides embrassements des femmes, car le démon de l'insatisfaction qui leur étirent la nuque les pousse plus loin (ce démon qui traque Hölderlin et Kleist et tous les fanatiques idolâtres de l'infini). Et c'est le hurlement perçant d'un gibier en fuite et atteint par une flèche que pousse Nietzsche, lorsque, traqué par le

démon de la connaissance, il s'écrie : « Il y a partout, pour moi, des jardins d'Armide et, par conséquent, un arrachement toujours nouveau et de toujours nouvelles amertumes du cœur. Il faut que je lève le pied, mon pied fatigué et blessé, et c'est parce que je suis obligé de le faire que je jette souvent en arrière un regard mécontent sur les plus belles choses qui n'ont pas pu me retenir — précisément parce qu'elles n'ont pu me retenir. »

On ne trouve pas de pareils cris intérieurs, de tels gémissements irrésistibles, sortis du tréfonds de la souffrance, dans tout ce qui, en Allemagne, antérieurement à Nietzsche, s'est appelé philosophie ; peut-être une semblable ardeur éclate-t-elle chez les mystiques du Moyen Âge, les hérétiques, les saints de l'âge gothique (peut-être d'une manière plus sourde et les dents serrées), à travers les mots aux sombres bues. Pascal, lui aussi, plongé de toute son âme dans le purgatoire du doute, connaît ce bouleversement, cet anéantissement de l'âme toujours en quête, mais jamais, ni chez Leibniz, ni chez Kant, Hegel ou Schopenhauer, nous ne sommes ébranlés par ce ton élémentaire. Car, pour aussi loyales que soient ces natures scientifiques, pour aussi courageuse et résolue que nous apparaisse leur concentration vers le tout, ils ne se jettent pourtant pas de cette manière, avec tout leur être, sans partage, cœur et entrailles, nerfs et chair, avec tout leur destin, dans le jeu héroïque de la connaissance. Ils ne brûlent jamais qu'à la manière des bougies, c'est-à-dire seulement par le haut, par la tête, par l'esprit. Une partie de leur existence, la partie temporelle, privée et, par conséquent, aussi la plus personnelle, reste toujours à l'abri du destin, tandis que Nietzsche se risque complètement et entièrement, lui qui continuellement aborde le danger, « non seulement avec les antennes d'une froide pensée », mais avec toutes les voluptés et les tourments de son sang, avec tout l'élan de son destin. Ses pensées ne viennent pas seulement d'en haut, du destin, mais elles sont le produit fiévreux d'un sang traqué et excité, de nerfs vibrant avec violence, de sens non rassasiés, de l'embrassement absolu du sentiment vital : c'est pourquoi ses idées, comme celles de Pascal, se tendent tragiquement, en une histoire passionnée de l'âme ; elles sont la suite, poussée jusqu'à l'extrême, d'aventures périlleuses et presque mortelles — un drame vivant qui nous émeut profondément (tandis que les autres biographies de philosophes n'élargissent pas d'un pouce l'horizon intellectuel). Et pourtant, même dans la détresse la plus amère il ne voudrait pas échanger sa vie, sa « périlleuse vie »,

avec la leur, qui est un modèle d'ordre, car justement ce que les autres cherchent dans la connaissance, une *aequitas animae*, un repos stable de l'âme, un rempart contre le débordement des sentiments, Nietzsche le hait, parce que cela diminue la vitalité. Pour lui, le tragique, l'homme héroïque, il ne s'agit pas, dans la « misérable lutte pour l'existence », d'une sécurité accrue, d'une protection contre les mouvements émotionnels. Non, pas de sécurité, jamais de rassasiement ni de contentement de ce que l'on a ! « Comment peut-on être placé dans toute cette merveilleuse incertitude et multiplicité de l'existence sans interroger, sans trembler de curiosité et de la volupté que donne l'interrogation ! » dit-il en raillant orgueilleusement les esprits pot-au-feu, qui sont vite satisfaits. Qu'ils s'engourdissent dans leurs froides certitudes, qu'ils s'encapsulent dans les coquilles de noix de leurs systèmes ; ce qui l'attire, lui, c'est uniquement le flot dangereux, l'aventure, la multiplicité séduisante, la tentation scintillante, l'éternel ravissement et l'éternelle désillusion. Qu'ils continuent de pratiquer leur philosophie dans la maison chaude de leurs systèmes, comme on pratique un commerce, en accroissant honnêtement et par l'épargne leurs biens ; lui n'est attiré que par le jeu, par l'enjeu de la richesse suprême, de sa propre existence. Car, aventurier qu'il est, il n'a même pas l'envie de posséder sa propre vie : ici aussi, il veut encore un héroïque surplus : « C'est l'éternelle vitalité qui importe, et non pas la vie éternelle. »

Avec Nietzsche apparaît pour la première fois sur les mers de la philosophie allemande le pavillon noir du corsaire et du pirate : un homme d'une autre espèce, d'une autre race, une nouvelle sorte d'héroïsme, une philosophie qui ne se présente plus sous la robe des professeurs et des savants, mais cuirassée et armée pour la lutte. Les autres avant lui, également hardis et héroïques navigateurs de l'esprit, avaient découvert des continents et des empires ; mais c'était en quelque sorte dans une intention civilisatrice et utilitaire, afin de les conquérir pour l'humanité, afin de compléter la carte philosophique en pénétrant plus avant dans la *terra incognita* de la pensée. Ils plantent le drapeau de Dieu ou de l'esprit sur les terres nouvelles qu'ils ont conquises, ils construisent des villes, des temples et de nouvelles rues dans la nouveauté de l'inconnu et derrière eux viennent les gouverneurs et administrateurs, pour labourer le terrain acquis et pour en tirer une moisson — les commentateurs et les professeurs, les hommes de la culture. Mais le

sens dernier de leurs fatigues était toujours le repos, la paix et la stabilité : ils veulent augmenter les possessions du monde, propager des normes et des lois, c'est-à-dire un ordre supérieur. Nietzsche, au contraire, fait irruption dans la philosophie allemande comme les flibustiers à la fin du XVI^e siècle faisaient leur apparition dans l'empire espagnol — un essaim de desperados sauvages, téméraires, sans frein, sans nation, sans souverain, sans roi, sans drapeau, sans foyer ni domicile. Comme eux, il ne conquiert rien pour lui ni pour personne après lui, ni pour un Dieu, ni pour un roi, ni pour une foi, mais uniquement pour la joie de la conquête, car il ne veut rien posséder, rien acquérir, rien conquérir. Il ne conclut pas de traité et ne bâtit pas de maison ; il dédaigne les lois de la guerre établies par les philosophes et il ne cherche pas de disciple ; lui, le passionné trouble-fête de tout « repos brun », de tout établissement confortable, désire uniquement piller, détruire l'ordre de la propriété, la paix assurée et jouisseuse des hommes ; il désire uniquement propager par le fer et le feu cette vivacité de l'esprit toujours en éveil qui lui est aussi précieuse que le sommeil morne et terne l'est aux amis de la paix. Il surgit audacieusement, renverse les forteresses de la morale, les palissades de la loi ; il ne fait jamais quartier à personne ; aucune excommunication venue de l'Église ou de la Couronne ne l'arrête. Derrière lui, comme après l'incursion des flibustiers, on trouve des églises violées, des sanctuaires millénaires profanés, des autels écroulés, des sentiments insultés, des convictions assassinées, des bercails moraux mis à sac, un horizon d'incendie, un monstrueux fanal de hardiesse et de force. Mais il ne se retourne jamais, ni pour jouir de ce qu'il a acquis, ni pour en faire sa propriété : l'inconnu, ce qui n'a jamais été encore ni conquis ni exploré, est sa zone infinie ; son unique plaisir, c'est d'exercer sa force, de « troubler les endormis ». N'appartenant à aucune croyance, n'ayant prêté serment à aucun pays, ayant à son mât renversé le drapeau noir de l'immoraliste et devant lui l'inconnu sacré, l'éternelle incertitude dont il se sent démoniaquement le frère, il appareille continuellement pour de nouvelles et périlleuses traversées. Le glaive au poing, le tonneau de poudre à ses pieds, il éloigne son navire du rivage et, solitaire dans tous les dangers, il se chante à lui-même, pour se glorifier, son magnifique chant de pirate, son chant de la flamme, son chant du destin :

Oui, je sais d'où je proviens
Toujours à jeun comme la flamme

Je m'embrase et je me consume,
Ce que j'attrape devient lumière,
Et charbon ce que je délaisse,
Oui je suis flamme assurément.

Passion de la sincérité

Il n'y a pour toi qu'un seul commandement :
sois pur.

Friedrich Nietzsche avait de bonne heure projeté d'écrire un livre qui s'appellerait *Passio nuova* ou *Passion de la sincérité*. Il n'a jamais écrit ce livre, mais (ce qui est mieux) il l'a vécu. Car une sincérité passionnée et fanatique, un amour de la vérité exalté et poussé jusqu'au tourment joue le rôle de cellule créatrice dans la croissance et le développement de Nietzsche : c'est là, profondément accroché dans sa chair, dans son cerveau et dans ses nerfs, le ressort caché, ressort d'acier qui maintient tendue constamment sa pensée et qui la dresse avec une force instinctive et mortelle contre tous les problèmes de la vie.

Sincérité, droiture, pureté, on est un peu surpris de ne rencontrer précisément chez l'« amoraliste » Nietzsche aucun instinct primitif et bizarre, en dehors de ce que les bourgeois, les épiciers, les marchands et les avocats appellent, eux aussi, fièrement, leur vertu : l'honnêteté, la sincérité jusqu'au froid tombeau, par conséquent, une véritable et authentique vertu intellectuelle des pauvres gens, un sentiment tout à fait moyen et conventionnel. Mais dans les sentiments, c'est l'intensité qui fait tout et non pas le contenu ; et il est donné aux natures possédées du démon de reprendre la notion depuis longtemps banalisée et tempérée pour la transporter dans un chaos créateur, dans une sphère de tension infinie. Elles infusent aux éléments, même les plus insignifiants et les plus usés de la convention, la

couleur de feu et l'extase de l'exaltation : ce que saisit un être en proie au démon redevient toujours chaotique et plein d'une force indomptée. C'est pourquoi la sincérité d'un Nietzsche n'a rien à voir avec l'honnêteté platement correcte des hommes d'ordre ; son amour de la vérité est absolument une flamme, un démon de vérité, un démon de clarté, un fauve sauvage en quête de butin et toujours en chasse, doué des plus subtils instincts du flair et des instincts les plus violents des bêtes carnassières. Une sincérité comme celle de Nietzsche n'a plus rien de commun avec l'instinct de prudence domestiqué, dompté et tout à fait tempéré des marchands, pas plus qu'avec la sincérité grossière et brutale, à la Michel Kohlhaas, de nombre de penseurs (par exemple, Luther) qui, portant à droite et à gauche des œillères, ne se précipitent furieusement que sur la voie d'une seule vérité, la leur. Pour aussi violente et rude que puisse souvent être la passion de la vérité chez Nietzsche, elle est toujours trop nerveuse, trop cultivée pour devenir bornée : jamais elle ne se bute ni ne s'entête, mais elle va de problème en problème, frémissante comme une flamme, consumant et illuminant chacun d'eux, et jamais rassasiée par aucun. Cette dualité est magnifique : toujours chez Nietzsche la passion et la sincérité se maintiennent. Peut-être que jamais encore un aussi grand génie psychologique n'a eu en même temps autant de stabilité éthique, autant de caractère.

C'est pourquoi Nietzsche est prédestiné plus qu'aucun autre à penser clairement : celui qui comprend et qui pratique la psychologie comme une passion se rend sensible à tout son être avec cette volupté que l'on n'accorde d'ordinaire qu'à ce qui est parfait. On savoure chez lui comme une musique cette sincérité, cette véracité, cette vertu bourgeoise (j'ai déjà prononcé le mot) que d'habitude on ne considère qu'objectivement, que comme un ferment nécessaire de la vie de l'esprit. Les magnifiques exaltations, les crescendo en contrepoint qu'il y a dans son amour de la vérité sont comme une fugue magistrale de l'intellectualité, passant, avec les mouvements de la tempête, d'un viril andante à un splendide maestoso — se renouvelant constamment et d'une étonnante polyphonie. La clarté devient ici de la magie. Cet homme à demi aveugle, tâtonnant péniblement devant lui et vivant dans l'obscurité, à la manière d'une chouette, avait, en matière psychologique, un regard de faucon, ce regard qui en une seconde, comme un oiseau de proie, se précipite, du haut du ciel infini de sa pensée, sur la trace la plus subtile, sur

les nuances les plus incertaines et les moins stables, avec une infaillible sûreté. Devant ce connaisseur inouï, devant ce psychologue sans pareil, il n'est pas possible de se cacher ou de se dérober : son œil, comme un rayon de Röntgen, perce les vêtements, les poils, la peau et la chair, va jusqu'au tréfonds de chaque problème. Et, tout comme ses nerfs réagissent à la pression de l'atmosphère à la manière d'un appareil de précision, son intellect, pourvu de nerfs aussi fins, enregistre avec la même réaction impeccable chaque nuance du domaine moral. Mais la psychologie de Nietzsche ne vient pas du tout de son intelligence dure et claire comme le diamant, elle est au contraire immanente à son corps et provient de cette extraordinaire sensibilité aux valeurs avec laquelle il goûte et il flaire tout ce qui n'est ni très frais ni très pur dans les affaires humaines, comme par une fonction naturelle (« Mon génie est dans mes narines »). « Une extrême loyauté à l'égard de tous » est, pour lui, non pas un dogme moral, mais une condition tout à fait primaire, élémentaire et indispensable de l'existence : « Je péris quand je suis dans un milieu impur. » L'absence de clarté, la malpropreté morale le dépriment et l'irritent, tout comme des nuages lourds et bas le font pour ses nerfs et comme des mets trop gras et insuffisamment cuits le font pour son estomac : il réagit déjà par le corps, avant de le faire par l'esprit : « Je possède une irritabilité tout à fait désagréable de l'instinct de pureté, de sorte que je perçois physiologiquement et que je sens le voisinage ou le fond le plus intime, les entrailles de toute âme. » Il flaire avec une impeccable sûreté tout ce qui est adultéré par le moralisme, par l'encens des églises, le mensonge artificiel, la phrase patriotique ou n'importe quel narcotique de la conscience ; il a un odorat exacerbé pour tout ce qui est pourri, corrompu et malsain, pour saisir ce relent de pauvreté intellectuelle qu'il y a dans l'esprit ; la clarté, la pureté, la propreté sont donc pour son intellect une condition d'existence aussi nécessaire que, pour son corps (je l'ai indiqué précédemment), un air pur avec des contours limpides : ici la psychologie est réellement, comme il le demande lui-même, l'« interprétation du corps », le prolongement d'une disposition nerveuse dans le domaine cérébral. Tous les autres psychologues, à côté de cette sensibilité divinatrice de Nietzsche, paraissent quelque peu lourds et grossiers. Même Stendhal, qui était doué de nerfs d'une pareille délicatesse, ne peut pas se comparer à lui, parce qu'il lui manque l'insistance passionnée, la véhémence de l'élan : il se borne à noter indolemment ses observations, tandis que Nietzsche se précipite avec toute la fougue de son

être sur la moindre connaissance, comme l'oiseau de proie se précipite, du haut de son infini, sur la moindre bestiole. Seul Dostoïevski a des nerfs d'une semblable lucidité (par suite également d'une hypertension, d'une sensibilité douloureuse et malade) ; mais Dostoïevski est, à son tour, inférieur à Nietzsche pour ce qui est de la véracité. Il peut être injuste, il peut exagérer, au beau milieu de son enquête, tandis que Nietzsche, même dans l'extase, ne sacrifie pas un pouce de sa loyauté. C'est pourquoi jamais peut-être personne n'a été aussi prédestiné par la nature et par la naissance à être psychologue ; jamais un esprit n'a été si bien taillé pour devenir le subtil baromètre de la météorologie de l'âme ; jamais l'étude des valeurs n'a possédé un instrument aussi précis et aussi sublime.

Mais il ne suffit pas à une psychologie parfaite de disposer du scalpel le plus fin et le plus tranchant, de l'instrument de l'esprit le mieux choisi ; la main du psychologue, elle aussi, doit être en acier, en un métal souple et dur ; elle ne doit pas trembler ni reculer au cours de ses opérations, car la psychologie n'est pas épuisée avec le talent ; elle est aussi, avant tout, une question de caractère, elle exige le courage de « penser tout ce que l'on sait » ; elle est, dans le cas idéal, comme chez Nietzsche, une faculté de connaître jointe à une force virile et primitive de la volonté de connaître. Le psychologue véritable doit vouloir là où il peut ; il ne doit pas regarder à côté, ou penser à côté, par suite d'une indulgence sentimentale, d'une timidité ou d'une peur personnelles ; il ne doit pas se laisser endormir par des scrupules ou des sentiments. Chez ces loyaux penseurs et gardiens « dont le devoir est la vigilance », il ne doit pas y avoir d'esprit de conciliation, de bonhomie, de timidité, de compassion, il ne doit y avoir aucune des faiblesses (ou vertus) du bourgeois, de l'homme moyen. Il n'est pas permis à ces guerriers, à ces conquérants de l'esprit de laisser bénévolement échapper une vérité qu'ils saisissent au cours de leurs patrouilles hardies. Dans le domaine de la connaissance, « la cécité n'est pas une faute, mais une lâcheté », et la bonhomie est un crime, car celui qui a peur de la honte ou craint de faire du mal, celui qui redoute d'entendre crier ceux qu'il démasque et de voir la laideur de la nudité, celui-là ne découvrira jamais le suprême secret. Toute vérité qui n'atteint pas le point extrême, toute véracité qui n'est pas absolue, n'a pas de valeur éthique. De là aussi la dureté de Nietzsche pour tous ceux qui, par paresse ou lâcheté de pensée, négligent le devoir sacré de la

résolution ; de là sa colère contre Kant, pour avoir réintroduit dans son système, par une porte secrète, en détournant les yeux, le concept de la divinité ; de là sa haine pour tous ceux qui dans la philosophie ferment ou clignent les yeux, sa haine pour le « diable ou démon de l'obscurité », qui voile ou efface lâchement la connaissance suprême. Il n'y a pas de vérités de grand style qui s'obtiennent par flatterie, il n'y a pas de secrets obtenus par un bavardage familier et séduisant : ce n'est que par violence, par force et par inflexibilité que la nature se laisse arracher ce qu'elle a de plus précieux ; ce n'est que grâce à la brutalité que peuvent s'affirmer, dans une morale « de grand style », l'« atrocité et la majesté des exigences infinies ». Tout ce qui est caché nécessite qu'on ait des mains dures, une intransigeance implacable : sans sincérité il n'y a pas de connaissance ; sans résolution, il n'y a pas de sincérité, de « conscience de l'esprit ». « Là où ma sincérité disparaît, je suis aveugle ; là où je veux savoir, je veux aussi être sincère, c'est-à-dire dur, sévère, étroit, cruel et inexorable. »

Le psychologue chez Nietzsche n'a pas reçu en don du destin ce radicalisme, cette dureté et cette implacabilité, comme il en a reçu son regard de faucon : il les a achetés au prix de toute sa vie, de son repos, de son sommeil, de son bien-être. À l'origine nature douce, bonne, accessible, plutôt gaie et absolument bien disposée, Nietzsche est obligé d'abord, en recourant à une force de volonté toute spartiate, de se rendre inaccessible et inexorable à l'égard de son propre sentiment : il a passé la moitié de sa vie, pour ainsi dire, dans le feu. Il faut regarder profondément en lui-même, pour comprendre tout le caractère douloureux de ce processus moral. Car, en même temps que sa « faiblesse », que sa douceur et sa bonté, Nietzsche brûle aussi toutes les choses humaines qui l'unissent aux hommes ; il perd ses amitiés, ses relations, ses attaches ; et son dernier morceau de vie devient peu à peu si ardent, si intensément rougi par sa propre flamme que tous ceux qui veulent le toucher se brûlent la main. Tout comme avec la pierre infernale on cautérise une plaie pour éviter les impuretés, Nietzsche brûle violemment son sentiment, pour le conserver pur et sincère ; il se traite lui-même, sans aucun ménagement, avec le fer rouge de sa volonté d'extrême véracité : c'est pourquoi sa solitude est aussi le résultat de la contrainte. Mais en vrai fanatique, il sacrifie tout ce qu'il aime, même Richard Wagner dont l'amitié représentait naguère la rencontre la plus sacrée ; il se fait pauvre, solitaire et

haï, il préfère devenir un malheureux ermite pour être sûr de rester vrai et d'accomplir jusqu'au bout l'apostolat de sa probité. Comme pour tous les possédés du démon, sa passion — chez lui, celle de la probité — devient progressivement dominante, monomaniaque et consume dans sa flamme tous les autres secteurs de sa vie ; et comme tous les autres possédés du démon, il ne connaît à la fin plus rien d'autre que sa passion. C'est pourquoi il faut que l'on renonce enfin, une fois pour toutes, à ces questions de maître d'école : « Que voulait Nietzsche ? Que pensait Nietzsche ? Vers quel système, quelle philosophie tendait-il ? » Nietzsche ne voulait rien : il y a simplement en lui une passion excessive de la vérité — passion qui jouit d'elle-même. Elle ne connaît aucune finalité ; Nietzsche ne pense pas pour améliorer ou instruire l'univers, ni pour l'apaiser ou pour s'apaiser lui-même : son extatique ivresse de pensée est une fin en soi, une jouissance qui se suffit à elle-même, une volupté tout à fait personnelle et individuelle, complètement égoïste et élémentaire, comme toute passion démoniaque. Jamais, dans cette énorme dépense de forces, il ne s'agit d'une « doctrine » (il y a longtemps qu'il a dépassé « le noble enfantillage et les débuts du dogmatisme ») et encore moins d'une religion (« En moi il n'y a rien d'un fondateur de religion. Les religions sont des affaires pour le peuple »). Nietzsche pratique la philosophie comme un art et, par conséquent, en tant que véritable artiste il ne cherche pas de résultats, de choses froidement définitives, mais simplement un style, le « grand style de la morale », et il éprouve tout à fait en artiste tous les frissons des inspirations soudaines (et il en jouit). C'est pourquoi peut-être, et même probablement, l'on commet une erreur en donnant à Nietzsche le nom de philosophe, c'est-à-dire d'ami de la Sophia, la sagesse. Car l'homme passionné manque toujours de sagesse et rien n'était plus étranger à Nietzsche que de parvenir au but accoutumé des philosophes, à un équilibre du sentiment, à un repos et à une tranquillitas, à une sagesse « brune », repue de satisfaction, au point rigide d'une conviction persistant une fois pour toutes. Il « dépense et consomme » des convictions successives ; il rejette ce qu'il a acquis et, pour cette raison, il vaudrait mieux l'appeler un « Philalèthe », un fervent passionné de l'Aletheia, la vérité, de cette virgine et cruelle déesse séductrice, qui sans cesse, comme Artémis, entraîne ses amants dans une chasse éternelle, pour rester, malgré tout, toujours inaccessible, derrière ses voiles déchirés. C'est que la vérité telle que Nietzsche la comprend n'est pas une forme rigide et cristalline de la vérité, mais bien la volonté ardente et

brûlante d'être vrai et de rester vrai, non pas le terme final d'une équation, mais bien une incessante et démoniaque élévation à une puissance plus haute et une tension de son propre sentiment vital, une exaltation de la vie au sens de la plus entière plénitude : Nietzsche ne veut jamais et en aucun cas être heureux, mais bien être vrai. Il ne cherche pas le repos (comme les neuf dixièmes des philosophes), mais bien, en qualité d'esclave et de serviteur du démon, le superlatif de toutes les excitations et de tous les mouvements. Or, toute lutte pour l'inaccessible acquiert un caractère d'héroïsme et tout héroïsme aboutit nécessairement, à son tour, à ce qui en est la conséquence la plus sacrée, c'est-à-dire la chute.

Une exigence de probité poussée à ce degré de fanatisme, implacable et dangereuse, devait inévitablement mener Nietzsche au conflit avec le monde, un conflit meurtrier, suicidaire. La nature, qui est faite de mille éléments, repousse nécessairement toute outrance unilatérale. Toute vie est, au fond, établie sur la conciliation, sur l'indulgence (c'est ce que Goethe, lui qui dans son être reflétait si sagement l'essence de la nature, reconnut et appliqua de bonne heure). Pour se maintenir en équilibre, elle a besoin, tout comme les hommes, des situations moyennes, des concessions, des compromis et des pactisations. Et celui qui a la prétention tout à fait antinaturelle et absolument anthropomorphe de ne pas participer à la superficialité, aux concessions et aux conciliations de ce monde, celui qui veut s'arracher par la violence aux réseaux de liaisons et de conventions tissés par les siècles entre, malgré lui, en opposition mortelle avec la société et avec la nature. Plus un individu prétend énergiquement « aspirer à la pureté absolue », plus le temps lui témoigne d'hostilité. Soit qu'il persiste, comme Hölderlin, à vouloir donner une forme uniquement poétique à une vie essentiellement prosaïque, soit qu'il prétende, comme Nietzsche, pénétrer l'infinie confusion des vicissitudes terrestres, dans chaque cas ce désir dépourvu de sagesse, mais héroïque, constitue une révolte contre les usages et les règles et engage le téméraire dans un isolement irrémédiable, dans une guerre superbe, mais sans espoir. Ce que Nietzsche appelle la « mentalité tragique », la résolution d'aller jusqu'au bout dans n'importe quel sentiment, passe de l'esprit dans la réalité vivante et crée la tragédie. Celui qui veut imposer à la vie, ne fût-ce qu'une seule loi, celui qui dans le chaos des passions veut faire aboutir une passion unique, la sienne, devient solitaire et, en tant que solitaire, il est anéanti : fou

qu'il est dans sa rêverie, s'il agit inconsciemment, mais héros, s'il connaît le péril et, néanmoins, le défie. Nietzsche, si passionné qu'il soit dans sa sincérité, est de ceux qui savent. Il connaît le danger auquel il s'expose ; il sait depuis le premier moment, depuis le premier de ses écrits, que sa pensée tourne autour du centre périlleux et tragique, qu'il vit une vie dangereuse, mais (en tant que héros de l'esprit au caractère véritablement tragique) il n'aime la vie qu'à cause de ce danger qui, précisément, anéantit sa propre vie. « Bâissez vos maisons au bord du Vésuve », crie-t-il aux philosophes pour les aiguillonner vers une conscience plus haute de la destinée, car « le degré de danger dans lequel un homme vit avec lui-même » est, pour lui, la seule mesure valable de toute grandeur. Seul celui qui joue sublimement le tout pour le tout peut gagner l'infini ; seul celui qui risque sa propre vie peut donner à son étroite forme terrestre la valeur de l'infini. « Fiat veritas, pereat vita » ; qu'importe s'il en coûte la vie, pourvu qu'advienne la vérité. La passion est plus que l'existence, le sens de la vie est plus que la vie elle-même. Avec une énorme puissance Nietzsche, dans son extase, donne peu à peu à cette pensée une forme grandiose et qui dépasse de beaucoup sa propre destinée : « Nous préférons tous la ruine de l'humanité à la ruine de la connaissance. » Plus son sort devient précaire, plus il se rapproche de l'éclair suspendu au-dessus de sa tête dans le ciel toujours plus éthéré de l'esprit, plus la soif qu'il a de ce conflit ultime se fait provocante, joyeusement fataliste. « Je connais mon sort, dit-il à la veille de la chute ; un jour s'attachera à mon nom le souvenir de quelque chose d'extraordinaire, d'une crise comme il n'y en a eu aucune autre sur la terre, le souvenir de la plus profonde collision de conscience, d'une résolution conjurée contre tout ce qui, jusqu'alors, était sacré et article de foi » ; mais Nietzsche aime ce suprême abîme de toute connaissance, et tout son être va au-devant de cette résolution mortelle. « Quelle dose de vérité l'homme peut-il supporter ? » Telle fut la question que se posa ce courageux penseur pendant toute son existence ; mais, pour approfondir complètement la mesure de cette capacité de connaissance, il est obligé de franchir la zone de sécurité et d'atteindre l'échelon où l'homme ne la supporte plus, où la dernière connaissance devient mortelle, où la lumière est trop proche et vous aveugle. Et, précisément, ces derniers pas en avant sont les plus inoubliables et les plus puissants dans la tragédie de son destin : jamais son esprit ne fut plus lucide, son âme plus passionnée, et sa parole ne contient plus d'allégresse et de musique que lorsqu'il se jette, en pleine

connaissance et de sa pleine volonté, des hauteurs de la vie dans l'abîme du néant.

Marche progressive vers soi-même

Le serpent qui ne peut pas muer périt. De même les esprits que l'on empêche de changer d'opinions : ils cessent d'être esprits.

Les hommes d'ordre, pour aussi aveugles qu'ils soient d'habitude devant ce qui est original, ont un instinct infailible pour découvrir ce qui leur est hostile ; longtemps avant que Nietzsche ne se révélât l'amoraliste et l'incendiaire de leurs parcs à morale bien clos, ils ont senti en lui un ennemi : leur flair en savait plus long sur son compte que lui-même. Il les gênait (personne n'a possédé à un plus haut degré the gentle art of making enemies), comme un type douteux, comme un éternel outsider de toutes les catégories, comme un métis de philosophe, de philologue, de révolutionnaire, d'artiste, de littérateur et de musicien ; dès la première heure les hommes de métier l'ont haï parce qu'il sortait des frontières. À peine le philologue publie-t-il son œuvre de début que le maître de la philologie, Wilamowitz (il l'est resté pendant un demi-siècle, tandis que son adversaire allait en grandissant vers l'immortalité), cloue au pilori, devant tous ses collègues, celui qui a osé franchir les limites professionnelles. Les wagnériens se méfient autant (et combien justement !) du panégyriste passionné et les philosophes de ses travaux sur la connaissance : même avant qu'il ne soit sorti de la chrysalide du philologue, même avant qu'il n'ait des ailes, Nietzsche a déjà contre lui les spécialistes. Seul le génie, connaisseur des changements, seul Richard Wagner aime dans cet esprit, en voie de devenir, son futur ennemi. Mais les autres flairent et sentent aussitôt un danger dans sa manière hardie de prendre

les choses de loin : ils sentent là quelqu'un qui n'est pas sûr, qui ne restera pas fidèle à ses convictions, dans cette liberté sans frein que le plus libre des hommes pratique envers toutes choses et, par conséquent, aussi envers soi. Et même aujourd'hui que son autorité les intimide et les rend réservés, les spécialistes voudraient bien enfermer de nouveau le « Prince hors la loi » dans un système, une doctrine, une religion ou un message. Ils voudraient bien qu'il fût, comme eux-mêmes, lié à des convictions, muré dans une conception de l'univers — précisément ce qu'il craignait le plus. Ils voudraient imposer à cet homme sans défense une position définitive, non contradictoire, et fixer ce nomade (lui qui a conquis le monde infini de l'esprit) dans une demeure, alors qu'il n'en posséda jamais et n'en désira pas.

Mais Nietzsche ne peut pas être engagé dans une doctrine ; il ne peut pas être cloué à une conviction (jamais dans ces pages on n'a essayé d'extraire, à la manière d'un maître d'école, d'une émouvante tragédie de l'esprit une froide « théorie de la connaissance »), car jamais ce passionné relativiste de toutes les valeurs ne s'est attaché durablement à aucune parole de ses lèvres, à aucune conviction de sa conscience, à aucune passion de son âme, et jamais il ne s'est considéré comme lié par elles. « Un philosophe utilise et consomme des convictions », répond-il hautainement aux esprits sédentaires qui se vantent fièrement de leur caractère et de leurs convictions. Chacune de ses opinions n'est qu'une transition ; et même son propre moi, sa peau, son corps, sa structure intellectuelle n'ont jamais été, à ses yeux, qu'une multiplicité, une « maison de société pour de nombreuses âmes » : il a prononcé, littéralement, un jour, la plus hardie de toutes les paroles : « Il est désavantageux pour le penseur d'être lié à une seule personne. Lorsqu'on s'est trouvé soi-même, il faut essayer, de temps en temps, de se perdre — et puis de se retrouver. » Son essence est une continuelle transformation, la connaissance de soi-même par la perte de soi-même, c'est-à-dire un éternel devenir et jamais un être rigide et un repos : c'est pourquoi le seul impératif de vie qui se rencontre dans tous ses écrits est « deviens qui tu es ». C'est ainsi que Goethe, lui aussi, a dit ironiquement qu'il était toujours à Iéna, lorsqu'on le cherchait à Weimar, et l'image favorite de Nietzsche relative à une peau de serpent qu'on dépouille se trouve cent ans plus tôt dans une lettre de Goethe ; mais combien contradictoires sont le développement réfléchi de Goethe et la transformation éruptive de Nietzsche ! Car Goethe élargit sa vie autour d'un centre fixe,

comme un arbre ajoute tous les ans un nouvel anneau à son tronc interne et caché ; et tandis qu'il se débarrasse de son écorce extérieure, il devient toujours plus ferme, plus fort, plus haut et voit toujours plus loin. Son développement est dû à la patience, à une coriace et constante force d'absorption, capable en même temps de favoriser la croissance et de consolider la résistance d'une défense du moi, alors que Nietzsche ne connaît que la violence, la véhémence chaotique de sa volonté. Goethe s'élargit sans jamais sacrifier une partie de soi-même ; il n'a jamais besoin de se retirer pour s'élever ; Nietzsche, au contraire, l'homme des métamorphoses, est toujours obligé de se détruire, pour se reconstruire en entier. Tous ses gains spirituels et ses nouvelles découvertes résultent de déchirements meurtriers du moi et de croyances perdues, d'une décomposition ; pour monter plus haut, il est toujours obligé de rejeter une partie de son moi (tandis que Goethe ne sacrifie rien et se borne à transformer chimiquement et à distiller ses éléments). Nietzsche, pour atteindre une vue plus libre et plus haute, doit toujours passer par la douleur et le déchirement : « La rupture de tout lien individuel est dure, mais une aile me pousse à la place de chaque lien. » Étant une nature essentiellement démoniaque, il ne connaît que la plus brutale des transformations, celle qui s'opère par la combustion : comme le phénix doit passer avec tout son corps dans le feu destructeur pour renaître, en chantant, de sa propre cendre, avec de nouvelles couleurs et un nouvel essor, le fils de l'esprit, dans le sens de Nietzsche, doit passer avec toute sa foi à travers le bûcher de la contradiction, qui dévore son moi, pour que l'esprit s'élève sans cesse, renouvelé et libre de toute ancienne conviction.

Dans son tableau changeant de l'univers, rien ne demeure intact, rien ne résiste à la contradiction : c'est pourquoi ses diverses phases ne se suivent pas fraternellement, mais de manière hostile. Il est toujours sur le chemin de Damas ; ce n'est pas une seule fois qu'il change de croyance ou de sentiment, mais d'innombrables fois, car chaque nouvel élément spirituel pénètre, chez lui, non pas seulement dans son esprit, mais encore jusque dans ses entrailles : les connaissances morales et intellectuelles se transforment chez lui en modifiant la circulation de son sang, son sentiment et sa pensée. Comme un joueur téméraire, Nietzsche (ainsi que Hölderlin l'exige, un jour, de lui-même) « expose toute son âme à la puissance destructive de la réalité », et, dès le début, l'expérience et les impressions qu'il ressent prennent

la forme d'éruptions violentes et complètement volcaniques. Lorsque, étant jeune étudiant, à Leipzig, il lit Le Monde comme volonté et représentation de Schopenhauer, il ne peut pas dormir pendant dix jours ; tout son être est bouleversé par un cyclone ; la foi sur laquelle il s'appuie s'écroule avec fracas ; et quand son esprit ébloui sort peu à peu de ce vertige et retrouve son sang-froid, il a devant lui une philosophie complètement changée, une nouvelle conception de la vie. De même sa rencontre avec Richard Wagner devient la source d'un amour passionné, qui élargit à l'infini l'envergure de sa sensibilité. Lorsqu'il est revenu de Tribschen à Bâle, sa vie a pris un nouveau sens : du jour au lendemain le philologue est mort en lui et la perspective du passé, de l'historique, a fait place à celle de l'avenir. Et c'est précisément parce que toute son âme était pleine de cet ardent amour spirituel qu'ensuite la rupture avec Wagner ouvre en lui une plaie béante et presque mortelle, qui continuellement coule et suppure, qui jamais ne se fermera ni ne se cicatrisera complètement. Toujours, comme dans un tremblement de terre, à chacun de ces ébranlements spirituels, tout l'édifice de ses convictions s'effondre et toujours Nietzsche est obligé de se reconstruire de fond en comble. Rien ne croît en lui doucement, silencieusement, organiquement, comme les choses de la nature ; jamais son être intérieur ne s'étend et ne se développe par un travail secret, en élargissant sa base : tout — même ses propres idées — le frappe « comme des coups de foudre » ; toujours un univers doit être anéanti en lui, pour que son Cosmos se reforme. Cette force explosive de l'idée chez Nietzsche est sans exemple : « Je voudrais bien, écrit-il un jour, être délivré de l'expansion de sentiment que comportent de pareilles productions ; la pensée m'est assez souvent venue que je mourrai soudain d'une chose semblable. » Et, effectivement, il y a toujours quelque chose qui meurt en lui au milieu de ses renouvellements spirituels ; toujours, dans son tissu interne, il y a quelque chose de déchiré, comme si l'on y plongeait un couteau d'acier tranchant toutes les relations antérieures. Toujours, toute la demeure spirituelle est brûlée et carbonisée, jusqu'à en devenir méconnaissable, par le jet de flamme d'une nouvelle inspiration. Il y a chez Nietzsche, dans chacune de ses transformations, les convulsions de la mort et celles de la naissance. Jamais peut-être un être humain ne s'est développé au milieu de tourments aussi épouvantables, jamais aucun homme ne s'est autant fait saigner lui-même dans la recherche de son moi. C'est pourquoi tous ses livres ne sont, à proprement parler, que les relations

cliniques de ces opérations, que les méthodes employées dans ses vivisections, qu'une sorte d'obstétrique de l'esprit libre. « Mes livres ne parlent que des victoires remportées sur moi-même. » Ils sont l'histoire de ses transformations, de ses grossesses et de ses couches, de ses morts et de ses résurrections, l'histoire des guerres qu'il a menées sans merci contre son propre moi, des châtiments et des exécutions qu'il lui a infligés et, somme toute, une biographie de tous les êtres humains que Nietzsche a été et est devenu pendant les vingt ans de sa vie spirituelle.

Ce qu'il y a d'incomparablement caractéristique dans ces transformations continuelles de Nietzsche, c'est que la ligne de sa vie représente, en un certain sens, un mouvement rétrograde. Prenons Goethe (c'est toujours lui que nous rencontrons devant nous, lui qui est le plus symbolique de tous les phénomènes humains) comme le prototype d'une nature organique qui se trouve mystérieusement en accord avec la marche de l'univers ; nous voyons que les formes de son développement reflètent symboliquement les divers âges de la vie. Goethe est dans sa jeunesse exubérant comme le feu ; à l'âge d'homme, il est d'une activité réfléchi et dans sa vieillesse sa pensée est toute lucidité : le rythme de son esprit correspond organiquement à la température de son sang. Son chaos se trouve au début (comme c'est toujours le cas chez un jeune homme) ; son ordre se trouve à la fin de sa carrière (comme c'est toujours le cas chez un vieillard) ; il devient conservateur après avoir été révolutionnaire, homme de science après avoir débuté par l'occultisme et ménager de son moi après avoir commencé par en être prodige. Nietzsche, lui, fait le contraire de Goethe ; alors que celui-ci aspire à une liaison toujours complète de son être, Nietzsche désire ardemment une désagrégation toujours plus passionnée : comme tous les caractères démoniaques, il devient toujours plus échauffé, plus impatient, plus véhément, plus révolutionnaire, plus chaotique à mesure qu'il avance en âge. Déjà son attitude extérieure est en complète opposition avec l'évolution habituelle. Nietzsche commence par la vieillesse. À vingt-quatre ans, tandis que ses camarades se livrent encore à des plaisanteries d'étudiant, accomplissent les joyeux rites des beuveries en secouant les larges chopes de bière et défilent au pas de l'oie dans les rues, Nietzsche est déjà professeur, titulaire de la chaire de philosophie de la célèbre université de Bâle. Ses véritables amis sont alors des hommes de cinquante à soixante ans, les grands savants grisonnants, comme Jacob

Burckhardt et Ritschl, et son intime est le premier artiste de son temps, le grave Richard Wagner. Une sévérité implacable, une sévérité d'airain, une objectivité indéfectible font alors de lui uniquement un savant, non un artiste, et dans ses livres le ton didactique et supérieur de l'homme d'expérience l'emporte sur celui du débutant. Il réprime avec violence ses énergies poétiques, l'élan de la musique : comme n'importe quel conseiller aulique ossifié par les années, il est là penché sur des manuscrits, il compose des indexes et il se contente de réviser des pandectes empoussiérées. Le regard de Nietzsche, à ses débuts, est entièrement tourné vers le passé, vers l'histoire, vers ce qui est mort et ce qui a été ; les plaisirs de sa vie se murent dans des manies de vieux garçon ; sa gaieté et son ardeur se masquent sous la dignité professorale et ses yeux ne quittent pas les livres et les problèmes d'érudition. À vingt-sept ans *La Naissance de la tragédie* ouvre une première tranchée secrète dans le présent : mais l'auteur de ce livre porte encore sur sa figure spirituelle le masque sévère de la philologie et s'il y a dans cet ouvrage une première flambée de choses futures, une lueur annonciatrice de l'amour du présent, de la passion pour l'art, elles restent souterraines. À environ trente ans, à l'âge où l'homme normal ne fait qu'inaugurer sa carrière bourgeoise, au moment où Goethe est devenu conseiller d'État, où Kant, de même que Schiller, est professeur, Nietzsche a déjà rejeté derrière lui ses fonctions officielles et il a abandonné, en soupirant d'aise, la chaire de philologie. C'est là son premier pas vers son véritable moi, son premier mouvement pour pénétrer dans son propre univers, sa première transformation interne, et cette rupture constitue les véritables débuts de l'artiste. Le vrai Nietzsche commence au moment où il fait irruption dans le présent — le Nietzsche tragique, inactuel, dont le regard est dirigé vers le futur et qui a la nostalgie de l'homme tout nouveau, de celui qui viendra un jour. Entre-temps il se produit d'incessants bouleversements, semblables à des coups de grisou, des changements radicaux de son être le plus intime — le brusque passage de la philologie à la musique, de la gravité à l'extase, de la patience positive à la danse. À trente-six ans Nietzsche est un « en dehors », un amoraliste, un sceptique, un poète et un musicien, « jeune d'une meilleure manière » qu'il ne l'a jamais été dans sa jeunesse, libre de tout passé et de sa propre science, libre déjà du présent et tout à fait compagnon de l'homme de l'au-delà, de l'homme futur. Par conséquent, au lieu que les années de développement, comme chez l'artiste normal, stabilisent sa vie, en l'enracinant davantage et en

la rendant plus sérieuse et plus systématique, elles ne font que le libérer passionnément de tous les liens et de tous les rapports. Le rythme de ce rajeunissement est monstrueux et sans analogue. À quarante ans la langue de Nietzsche, ses pensées, son être ont plus de globules rouges, de fraîcheur de couleur, de témérité, de passion et de musique qu'à dix-sept ans, et le solitaire de Sils-Maria va à travers son œuvre d'un pas plus léger, plus ailé et plus dansant que l'ancien professeur de vingt-quatre ans prématurément vieilli.

Chez Nietzsche, par conséquent, le sentiment de la vie s'intensifie, au lieu de s'apaiser : ses métamorphoses deviennent toujours plus rapides, plus libres, plus ailées, plus variées, plus tendues, plus méchantes, plus cyniques ; il ne trouve plus nulle part de « point d'arrêt » pour son esprit toujours en mouvement. À peine s'est-il établi quelque part que « sa peau se gerce et se fend » ; finalement, sa propre vie est incapable de suivre la transformation de son esprit et les changements qu'il y a en lui prennent peu à peu un rythme cinématographique, dans lequel l'image tremble et bouge continuellement. Précisément ceux qui croient le connaître de plus près, les amis des périodes révolues de sa vie, qui presque tous sont rivés à leur science, à leur opinion, à leur système, sont de plus en plus surpris chaque fois qu'ils le rencontrent. Ils découvrent avec effroi, dans sa figure intellectuelle qui rajeunit toujours davantage, de nouveaux traits qui ne se rapportent à rien d'antérieur ; et lui-même, toujours en voie de métamorphose, a l'impression de se trouver devant un fantôme lorsqu'il entend prononcer son propre titre, lorsqu'on le « confond » avec ce « professeur Friedrich Nietzsche, de Bâle », le philologue, avec cet homme prématurément vieilli dans l'érudition que — il ne s'en souvient plus qu'avec peine — il a été jadis, vingt ans auparavant. Peut-être personne encore n'a-t-il jamais rejeté loin de lui sa vie passée avec autant de rigueur que Nietzsche, en écartant tout ce qui reste encore de rudiments et de sentiments d'autrefois : de là vient aussi la terrible solitude de ses dernières années. Car il a rompu tous les liens avec le passé ; et le rythme de ses dernières années, de ses dernières métamorphoses, est trop ardent pour qu'il s'attache à des choses nouvelles. Il ne fait que passer, à toute vitesse, à côté de tous les hommes et de tous les phénomènes ; et plus il se rapproche, ou paraît se rapprocher, de son moi, plus son désir de s'échapper à lui-même devient brûlant. Toujours plus radicales deviennent les modifications de son être, toujours plus brusques ses sauts du blanc au noir, ses commutations

électriques des contacts internes : il se consume en se dévorant sans cesse lui-même et sa route est une seule traînée de flammes.

Mais dans la mesure où ses transformations s'accélèrent, elles deviennent aussi plus violentes et plus douloureuses. Les premiers « dépouillements » de Nietzsche consistent simplement à se débarrasser de ses croyances de petit garçon ou de jeune homme, des opinions toutes faites, apprises ou imposées par l'école ; il les a rejetées facilement derrière lui, comme une vieille peau de serpent desséchée. Mais plus il accentue sa puissance psychologique, plus il doit plonger le couteau dans les couches profondes de sa substance interne ; plus ses convictions s'enfoncent dans sa chair, chargées d'un flux nerveux et gonflées de sang, plus elles sont formées de son propre plasma, plus sont nécessaires la violence brutale, l'effusion de sang et l'intransigeante fermeté : c'est là une « besogne de bourreau de soi-même », un travail de Shylock, une incision dans sa propre chair. Finalement cette mise à nu de soi-même atteint la zone la plus intime du sentiment et ce sont là de dangereuses opérations ; surtout l'amputation du complexe de Wagner est une intervention chirurgicale extrêmement périlleuse et presque mortelle dans la partie la plus interne de son corps, tout près de la couture du cœur, presque un suicide, et dans sa cruelle et brusque violence, c'est aussi un crime passionnel, puisque sa sauvage pulsion de vérité viole et étrangle au moment du rapprochement le plus intime, de l'enlacement amoureux, la figure qu'il aime le plus et qui lui est le plus proche. Mais plus il y a de violence, mieux ça va ; plus une de ces « victoires sur lui-même » coûte à Nietzsche de sang, de douleur, de cruauté, plus son ambition jouit voluptueusement de cette épreuve à laquelle il soumet sa propre puissance de volonté ; implacable inquisiteur de soi-même, il sonde implacablement chacune de ses propres convictions et il éprouve une joie sombrement espagnole et sensuellement cruelle à contempler les innombrables autodafés de ses idées reconnues hérétiques. Peu à peu l'instinct de destruction de soi-même devient chez Nietzsche une passion intellectuelle : « Je connais la joie de détruire à un degré qui est en harmonie avec ma force de destruction. » De la simple transformation de soi-même naît le désir de se contredire et d'être son propre adversaire : des passages de ses livres s'opposent brusquement l'un à l'autre ; ce prosélyte passionné de ses convictions place autoritairement un oui à côté de chaque non et un non à côté de chaque oui ; il se déploie à l'infini, pour tendre jusqu'à l'infini les

pôles de son être et pour jouir, comme si c'était là la véritable vie de l'esprit, de la tension électrique qu'il y a entre ces deux extrémités. Toujours se fuir, toujours s'atteindre (« l'âme qui se fuit elle-même et qui cherche à se rejoindre dans le cercle le plus vaste »), cela le conduit à la fin à une excitabilité folle, et cette outrance lui devient fatale. Car, précisément au moment où la forme de son être s'étend jusqu'à l'extrême, la tension de son esprit éclate : le noyau de feu, la puissance primitive et démoniaque fait explosion et cette force élémentaire anéantit, d'un seul choc volcanique, la série grandiose des figures que son esprit de créateur plastique avait tirées de son propre sang et de sa propre vie, dans sa poursuite de l'infini.

Découverte du Sud

Nous avons besoin du Sud à tout prix, d'accents limpides, innocents, joyeux, heureux et délicats.

« Nous, aéronautes de l'esprit », disait un jour Nietzsche, fièrement, pour célébrer cette liberté unique de la pensée qui trouve ses nouveaux chemins dans l'élément sans limite et encore vierge. Et, effectivement, l'histoire de ses voyages spirituels, de ses volte-face et de ses soulèvements, cette poursuite de l'infini se déroule absolument dans l'espace supérieur, dans l'espace spirituellement illimité : comme un ballon captif qui jette continuellement du lest, Nietzsche se rend toujours plus libre par ses allègements et ses détachements. Avec chaque câble qu'il rompt et chaque dépendance qu'il rejette, il s'élève toujours avec une magnifique aisance vers un panorama plus large, une vue plus englobante, une perspective propre, intemporelle. Il y a là d'innombrables changements de direction, avant que l'esquif tombe dans la grande tempête qui le brisera : à peine si on peut les compter et les distinguer. Seul un moment décisif, particulièrement important, ressort fortement et symboliquement dans la vie de Nietzsche : il s'agit en même temps de l'instant dramatique où le dernier câble est largué et où l'aérostat s'élève de la terre ferme vers l'air libre et passe de la pesanteur à l'élément illimité. Cette seconde dans la vie de Nietzsche est représentée par le jour où il quitte son port d'attache, sa patrie, sa chaire de professeur, sa profession, pour ne plus revenir en Allemagne que dans un vol rapide et dédaigneux — se trouvant désormais pour l'éternité dans un autre élément voué à plus de liberté. Car tout ce qui se produit jusqu'à cette heure-là n'a pas une grande importance

pour la personnalité essentielle de Nietzsche appartenant à l'histoire universelle : les premiers changements ne sont que des préparatifs pour mieux se connaître. Et sans cet élan décisif vers la liberté, malgré toute sa spiritualité, il serait resté en état de sujétion ; il aurait été un de ces professeurs réduits à une spécialité, un Erwin Rohde, un Dilthey, un de ces hommes que nous honorons dans leur milieu, sans cependant y voir une révélation pour notre propre univers spirituel. C'est seulement l'apparition de la nature démoniaque, l'épanchement de sa passion intellectuelle, le sentiment de la liberté primitive qui font de Nietzsche une figure prophétique et transforment son destin en mythe. Et puisque, ici, j'essaie de représenter sa vie, non pas dramatiquement, mais comme une pièce de théâtre, comme une œuvre d'art et une tragédie de l'esprit, son œuvre véritable pour moi débute seulement au moment où l'artiste commence en lui et prend conscience de sa liberté. Nietzsche dans sa chrysalide philologique est un problème pour philologues : seul l'homme ailé, l'« aéroneute de l'esprit », appartient à la création littéraire.

Cette première décision de Nietzsche sur sa route d'Argonaute à la recherche de soi-même est le Sud et elle restera la métamorphose de ses métamorphoses. De même dans la vie de Goethe le voyage en Italie est une décisive césure de ce genre : lui aussi, il se réfugie vers l'Italie pour y chercher son véritable moi, pour passer de l'esclavage à la liberté et de la vie simplement végétative à une vie créatrice. Chez lui aussi, lorsqu'il traverse les Alpes, dans le premier éclat du soleil italien, une métamorphose se produit avec la puissance d'une éruption : « Il me semble, écrit-il encore dans le Trentin, revenir d'une expédition au Groenland. » Lui aussi, il est « rendu malade par l'hiver » et en Allemagne « souffre du ciel morose » ; lui aussi, nature absolument portée vers la lumière et vers une haute clarté, dès qu'il pénètre sur le sol italien, sent en lui se produire un jaillissement élémentaire de la sensibilité la plus intime, une expansion et une délivrance, un besoin de liberté nouvelle et plus personnelle. Mais Goethe éprouve trop tard le miracle du Sud, seulement dans sa quarantième année ; la croûte est déjà trop dure autour de sa nature, faite, au fond, de méthode et de réflexion : une partie de son être, de sa pensée est restée à son foyer, à la cour, avec ses dignités et ses fonctions. Il est déjà trop fortement cristallisé en lui-même pour être une fois encore complètement modifié ou transformé par n'importe quel élément. Se

laisser dominer serait contraire à la règle organique de sa vie : Goethe veut toujours rester maître de sa destinée et ne prendre des choses qu'exactement ce qu'il leur permet (alors que, au contraire, Nietzsche, Hölderlin, Kleist, ces dissipateurs, s'abandonnent toujours tout entiers, de toute leur âme, à chaque impression, heureux d'être de nouveau replongés par elle dans le flot et le feu du fleuve de la vie). Goethe trouve en Italie ce qu'il y cherche et guère plus : il y cherche des enchaînements plus profonds (Nietzsche cherche, lui, des libertés plus hautes), les grands souvenirs du passé (Nietzsche cherche le grandiose avenir et l'affranchissement de tout ce qui est historique) ; il ne se soucie, à vrai dire, que des choses qui sont sous la terre : de l'art antique, de l'esprit romain, des mystères de la plante et de la pierre (tandis que Nietzsche regarde avec enivrement et avec une vive joie les choses qui sont au-dessus de lui : le ciel de saphir, l'horizon clair jusqu'à l'infini, la magie de la lumière ruisselante qui pénètre dans tous ses pores). C'est pourquoi l'expérience de Goethe est d'abord cérébrale et esthétique alors que celle de Nietzsche est vivante : tandis que le premier rapporte d'Italie un style artistique, Nietzsche y découvre un style de vie. Goethe est simplement fécondé, tandis que Nietzsche est transplanté et renouvelé. L'homme de Weimar éprouve lui aussi le besoin de se renouveler (« Certes, il vaudrait mieux que je ne revinsse pas, si je ne puis pas revenir avec une vie nouvelle »), mais, comme toute forme déjà à demi figée, il n'a plus que la capacité de subir des « impressions ». Pour une transformation radicale aussi complète que celle de Nietzsche, le quadragénaire est déjà trop formé, trop égotiste et surtout trop indocile : le puissant et solide instinct de conservation de son moi (qui dans ses dernières années deviendra toute rigidité et glaciale cuirasse) n'accorde au changement, à côté de la stabilité, qu'un espace limité. Homme sage et de régime, il n'accepte que ce qu'il pense devoir être profitable à sa nature (tandis qu'un caractère dionysiaque prend de toute chose avec excès et sans peur du danger). Goethe veut seulement enrichir ses possessions, mais jamais il ne consent à se perdre au fond des choses jusqu'à en être transformé. C'est pourquoi sa dernière parole au sujet du Sud est un remerciement soigneusement pesé et sérieusement mesuré, qui, malgré tout, est d'ordre négatif : « Parmi les choses louables que j'ai apprises au cours de ce voyage, dit-il dans ses derniers mots relatifs à l'Italie, il faut comprendre aussi le fait qu'en aucune manière je ne puis plus être seul et vivre hors de ma patrie. »

Il suffit de retourner cette formule, aux traits durs comme ceux d'une médaille, et l'on aura, en substance, l'effet produit sur Nietzsche par le Sud. Sa conclusion est absolument contraire au résultat de Goethe puisque désormais il ne pourra plus vivre que seul et uniquement hors de sa patrie : tandis que Goethe en quittant l'Italie revient exactement à son point de départ, après avoir fait un voyage instructif et intéressant, et rapporte dans ses bagages, dans son cœur et dans son cerveau, des choses précieuses pour un foyer, pour son foyer, Nietzsche est définitivement expatrié et il a trouvé son véritable moi : « Prince hors la loi », heureux d'être sans patrie, sans foyer et sans possessions, détaché pour toujours des « mesquineries de la patrie », de toute « sujétion patriotique ». Désormais il n'y a plus pour lui d'autre perspective que la contemplation à vol d'oiseau du « bon Européen », de cette « espèce d'homme essentiellement nomade et placé au-dessus des nations » dont il sent atmosphériquement l'inévitable avènement, perspective au sein de laquelle il établit sa seule résidence — dans un royaume situé dans l'au-delà, dans l'avenir. Pour Nietzsche, l'intellectuel est « chez lui » non pas là où il est né (la naissance, c'est du passé, de l'« histoire »), mais là où lui-même engendre et met au monde : « Ubi pater sum, ibi patria. — Là où je suis père, où j'engendre, là est ma patrie » ; et non pas où il fut engendré. Le bénéfice inestimable et inaltérable qu'il a retiré de son voyage dans le Sud, c'est que désormais le monde entier devient pour Nietzsche en même temps un pays étranger et une patrie, et qu'il peut y conserver ce regard à vol d'oiseau, ce regard clair et plongeant d'un rapace planant dans la hauteur, un regard tourné de tous les côtés, vers des horizons partout largement ouverts. (Goethe, au contraire, d'après ses propres paroles, mit en péril sa personnalité, mais aussi la préserva, en « s'entourant d'horizons fermés ».) Une fois que Nietzsche s'est établi dans le Sud, il se trouve pour toujours au-delà de tout son passé ; il s'est définitivement dégermanisé, comme il s'est définitivement débarrassé de la philologie, du christianisme et de la morale ; et rien ne caractérise autant sa nature excessive et pleine d'allant que ce fait : il n'a jamais reculé d'un pas ou jeté ne fût-ce qu'un regard de mélancolie et de regret vers son passé. Le navigateur du royaume de l'avenir est beaucoup trop heureux de s'être embarqué « sur le navire le plus rapide pour Cosmopolis » pour éprouver encore la nostalgie de sa patrie unilatérale, uniforme et univoque. C'est pourquoi toute tentative de le germaniser à nouveau doit être condamnée comme une erreur (aujourd'hui très courante). Pour cet homme libre par

excellence, il n'y a plus moyen de renier la liberté ; depuis qu'il sent au-dessus de lui la clarté du ciel italien, son âme frissonne à la pensée de toute « obscurité », qu'elle vienne des nuages, de l'amphithéâtre des professeurs, de l'Église ou de la caserne ; ses poumons, ses nerfs atmosphériques ne supportent plus aucune espèce de septentrion, de « germanicité », de lourdeur : il ne peut plus vivre les fenêtres fermées, les portes closes, dans la demi-obscurité, dans un crépuscule et dans des brouillards intellectuels. Désormais, pour lui, être vrai, c'est être clair, c'est voir largement et tracer jusqu'à l'infini des contours précis ; et, depuis qu'il a divinisé, avec toute l'ivresse de son sang, cette lumière, cette lumière élémentaire incisive et pénétrante du Sud, il a pour toujours renié le « diable proprement allemand, le génie, le démon de l'obscurité ». Sa sensibilité presque gastronomique, maintenant qu'il vit dans le Sud, à l'« étranger », voit dans tout ce qui est allemand une nourriture trop lourde et trop pesante pour son goût raffiné, une sorte d'« indigestion », une façon de n'en plus finir dans l'étude des problèmes qui se posent, une manière de traîner toute sa vie le rouleau compresseur de l'âme : l'Allemand n'est plus et ne sera plus jamais pour lui assez libre et assez « léger ».

Même les œuvres qu'il a autrefois le plus aimées lui causent maintenant une espèce de pesanteur d'estomac intellectuelle : dans les Maîtres Chanteurs il sent de la lourdeur, du tarabiscotage, du baroque, un effort violent vers la sérénité ; chez Schopenhauer les entrailles délabrées ; chez Kant l'arrière-goût hypocrite d'un moralisme d'État ; chez Goethe l'alourdissement provoqué par les fonctions et les dignités, ainsi que les horizons volontairement limités. Tout ce qui est allemand est pour lui, désormais, crépuscule, pénombre, obscurité ; cela renferme trop d'ombres passées, trop d'histoire, un faix trop lourd pour le moi qu'il a traîné jusqu'alors derrière lui : une quantité de possibilités et, pourtant, rien de clair ; une manière continuelle d'interroger, de désirer, de soupirer et de chercher, un devenir pénible et douloureux, une oscillation perpétuelle entre le oui et le non. Mais il n'y a pas là seulement un malaise de l'intellectuel devant la structure de pensée qui était alors celle de la nouvelle, de la trop nouvelle Allemagne, laquelle avait réellement atteint son point extrême ; ce n'est pas seulement un mécontentement politique causé par l'« Empire » et par tous ceux qui ont sacrifié l'idée allemande à l'idéal du canon ; ce n'est pas seulement une antipathie esthétique à l'égard de

l'Allemagne des meubles en peluche et du Berlin des Colonnes de la Victoire. La nouvelle doctrine du Sud qui est celle de Nietzsche réclame maintenant de tous les problèmes, et non pas seulement des problèmes nationaux, réclame de toute l'attitude de la vie une netteté et une clarté librement jaillissantes, comme celles du soleil, « de la lumière, simplement de la lumière, même au-dessus des pires choses », la plus haute volupté par la plus haute limpidité — une *gaya scienza* et non pas le didactisme pédagogique, tragiquement maussade, du « peuple de l'écolage », cette érudition patiente, objective, gravement professorale des Allemands, qui sent le cabinet de travail et la salle de cours. Son renoncement définitif au Nord, à l'Allemagne, à la patrie ne provient pas de son esprit, de l'intellect, mais des nerfs, du cœur, du sentiment et des entrailles ; c'est le cri de libération des poumons qui retrouvent à nouveau l'air libre, la jubilation du prisonnier qui a enfin trouvé le « climat de son âme » : la liberté. De là vient son élan de jubilation intime, son cri de maligne allégresse : « J'ai fait le saut. »

En même temps qu'il l'aide à se dégermaniser définitivement, le Sud l'aide aussi à se déchristianiser complètement. Tandis que, comme un lézard, il jouit du soleil et que son âme est embrasée de lumière jusque dans ses réseaux nerveux les plus intimes, et qu'il se demande ce qui pendant si longtemps a assombri le monde, ce qui l'a rendu si inquiet, si anxieux, si abattu, si lâchement conscient du péché, en dépouillant de leur valeur les choses les plus sereines, les plus naturelles et les plus vigoureuses et en vieillissant ce que l'univers a de plus précieux, la vie elle-même, il reconnaît dans le christianisme, dans la croyance en l'au-delà, le principe qui jette son ombre sur le monde moderne. Ce « judaïsme malodorant, fait de rabbinisme et de superstition » a ruiné et étouffé la sensualité, la sérénité de l'univers ; il est devenu pour cinquante générations le narcotique le plus dangereux qui a paralysé moralement tout ce qui autrefois avait été une véritable force. Mais maintenant (et c'est ici qu'il voit brusquement dans sa vie une mission) la croisade de l'avenir contre la Croix doit enfin commencer, la reconquête du pays le plus sacré de l'humanité : la vie de ce monde. Le « sentiment exubérant de l'existence » lui a donné un regard passionné pour tout ce qui est chose de cette terre, vérité animale et objet immédiat ; c'est seulement depuis cette découverte qu'il s'aperçoit que la « vie pourpre et saine » lui a été masquée par l'encens et la morale pendant de nombreuses années. Dans le

Sud, à cette « grande école de guérison intellectuelle et physique », il a appris à être naturel, à se réjouir sans remords et à connaître la vie sereine et joyeuse, sans crainte de l'hiver et sans crainte de Dieu ; il a acquis la foi qui dit à soi-même un oui cordial et innocent. Mais cet optimisme, lui aussi, vient d'en haut, à vrai dire non pas d'un dieu caché, mais du mystère le plus ouvert et le plus bienfaisant, du soleil et de la lumière. « À Saint-Pétersbourg je serais nihiliste ; ici, comme la plante, je crois au soleil. » Toute sa philosophie est immédiatement issue de son sang délivré : « Restez méridional, ne fût-ce que par la foi », dit-il à un ami. Or, quand la clarté est un remède si actif pour quelqu'un, elle devient sacrée : c'est en son nom qu'il commence la guerre, la plus terrible de ses campagnes contre tout ce qui, sur la terre, menace de détruire la sérénité, la limpidité, la liberté nue et l'ivresse ensoleillée de la vie. « Mon attitude envers le présent est désormais une guerre au couteau. »

Mais en même temps que cette hardiesse, de l'orgueil s'introduit aussi dans cette vie de philologue qui s'est écoulée derrière des fenêtres closes, dans une immobilité malade ; la circulation de son sang, qui était jusqu'alors figée, est violemment troublée et précipitée : jusqu'aux extrémités les plus profondes des nerfs, sous la filtrante lumière, la forme claire et cristalline des idées se met en mouvement, et dans le style, dans la langue soudain jaillissante et mobile, le soleil fait luire des étincelles de diamant. Tout est écrit dans la « langue du vent du dégel », comme il le dit lui-même du premier de ses livres composés dans le Sud : il y a un accent de libération violente et d'épanouissement, comme lorsqu'une couche de glace se brise et que déjà le tendre printemps se répand sur le paysage avec une volupté caressante et joyeuse. De la lumière jusque dans la profondeur dernière, de la clarté jusque dans le moindre frémissement, de la musique même dans chaque silence, et au-dessus de tout cela cet accent alcyonien, ce ciel plein de limpidité ! Quelle différence de rythme entre la langue d'autrefois, qui, il est vrai, était bien tournée et vigoureusement construite, mais, somme toute, pétrifiée, et cette langue nouvelle, aux élans sonores, cette langue toute joyeuse, souple et exubérante, qui aime à utiliser et à employer tous ses membres, qui, comme les Italiens, gesticule en faisant toutes sortes de mimiques et qui ne se borne pas, comme l'Allemand, à parler tout en restant immobile et sans que le corps participe à l'expression ! Ce n'est plus au grave

et sonore allemand des humanistes, vêtu d'un frac noir, que le nouveau Nietzsche confie ses pensées librement écloses, qui ont pris leur essor au cours de ses promenades, comme des papillons ; ces pensées filles de la liberté veulent une langue de liberté, une langue flexible et bondissante, avec un corps agile et nu, comme un gymnaste, et avec de souples articulations, une langue qui puisse courir, sauter, s'élever en l'air et se baisser, se tendre et danser toutes les danses, depuis la ronde de la mélancolie jusqu'à la tarantella de la folie, une langue qui puisse tout supporter et tout dire — sans avoir des épaules de portefaix ou une démarche d'homme accablé sous le poids d'un fardeau. Toute la passivité de l'animal domestique, toute la gravité des choses confortables ont fondu et ont disparu de son style. Il tourbillonne du petit jeu de mots aux plus hautes félicités et conserve malgré tout parfois un pathos analogue au choc retentissant d'une cloche très ancienne. Il déborde de ferments et d'énergie, il est champagnisé par les petites perles étincelantes des aphorismes et, cependant, il est capable d'écumer avec un soudain débordement rythmique. Il possède une lumière dorée et solennelle comme le Falerne antique, ainsi qu'une transparence magique jusque dans ses profondeurs les plus grandes, et un ensoleillement sans pareil dans son cours joyeux et étincelant. Jamais, peut-être, la langue d'un poète allemand ne s'est-elle rajeunie aussi vite, aussi soudainement et aussi complètement ; et, à coup sûr, nulle autre n'a été à ce point pénétrée de soleil et n'est devenue aussi libre, aussi méridionale, aussi divinement dansante, aussi « capiteuse », aussi païenne. Ce n'est que dans l'élément fraternel de Van Gogh que nous assistons une nouvelle fois au miracle d'une pareille et soudaine irruption du soleil chez un homme du Nord : seul le passage du coloris triste, brun et lourd de ses années hollandaises aux couleurs violentes, crues, chantantes et d'un blanc ardent de la Provence, seule cette irruption de la folie de la lumière dans un esprit déjà à demi aveuglé peut se comparer à l'illumination que le Sud produit dans l'être de Nietzsche. C'est seulement chez ces deux fanatiques du changement que cet enivrement, cette absorption de la lumière avec l'ardeur d'une passion de vampire sont aussi rapides et aussi inouïs. Seuls les démoniaques connaissent le miracle d'un brûlant épanouissement jusque dans la moindre fibre de leur peinture, de leur musique, de leurs paroles.

Mais Nietzsche ne serait pas du sang des démoniaques s'il pouvait se

rassasier de n'importe quelle ivresse : c'est pourquoi il cherche toujours un superlatif par rapport au Sud, à l'Italie ; il cherche une « surlumière », une « surclarté ». Comme Hölderlin transporte peu à peu son Hellas vers l'« Asia », c'est-à-dire en Orient, dans la barbarie, de même, à la fin, la passion de Nietzsche est toute chargée des étincellements d'une nouvelle extase du tropique, de l'« africain ». Il veut la brûlure du soleil, au lieu de sa lumière, une clarté qui morde cruellement, au lieu d'entourer simplement les choses d'un trait net ; il veut un spasme de volupté, au lieu de la sérénité : l'infini désir éclate en lui de transformer complètement en ivresse les subtiles excitations de ses sens, de faire de la danse un vol et de porter jusqu'au rouge vif le chaud sentiment de l'existence. Et, tandis que ces désirs se gonflent dans ses veines, la langue ne suffit plus à son esprit indompté. Elle aussi devient pour lui trop étroite, trop matérielle, trop lourde. Il a besoin d'un nouvel élément pour cette danse de Dionysos qui a commencé en lui avec enivrement ; il a besoin d'une liberté plus haute que celle que peut lui offrir l'assujettissement de la parole ; c'est pourquoi il revient à son élément primitif, la musique. La musique du Sud, c'est là sa dernière inspiration, une musique où la clarté devient mélodie et où l'esprit a des ailes. Et il la cherche et la cherche, cette diaphane musique méridionale, dans tous les temps et dans toutes les zones, sans la trouver — jusqu'à ce qu'il se l'invente lui-même.

Le refuge de la musique

Oh ! viens, sérénité dorée !

La musique était présente dès la première heure chez Nietzsche, mais elle était restée latente, comprimée consciemment par la volonté plus forte d'une justification spirituelle. Encore enfant, il enthousiasme déjà ses amis par des improvisations hardies et, dans ses cahiers de jeunesse, on trouve de nombreuses allusions à ses propres compositions musicales. Mais plus l'étudiant se tourne résolument vers la philologie et ensuite professe la philosophie, plus il étouffe cette puissance de sa nature qui aspire souterrainement à se donner libre cours. La musique reste pour le jeune philologue un agréable repos, un divertissement, un plaisir comme le théâtre, la lecture, l'équitation ou l'escrime, une sorte de gymnastique spirituelle pour les moments de loisir. C'est par suite de cette soigneuse canalisation, de cet endiguement conscient, que dans les premières années de Nietzsche aucune goutte ne filtre dans son œuvre pour la féconder : lorsqu'il écrit la Naissance de la tragédie dans l'esprit de la musique, la musique ne reste pour lui qu'un objet, un thème spirituel, mais aucune modulation du sentiment musical ne s'introduit dans sa langue, dans sa poésie, dans sa pensée. Même les essais lyriques de la jeunesse de Nietzsche sont dépourvus de toute musicalité et, ce qui est encore plus étonnant, ses tentatives de composition musicale paraissent, selon le jugement de Bülow, qui, à coup sûr, ne manque pas de compétence, avoir été une simple thématique, un esprit amorphe, une musique typiquement antimusicale. La musique n'est pour lui pendant longtemps qu'une inclination particulière, à laquelle le jeune savant se livre

avec tout le plaisir de l'irresponsabilité, avec la pure joie du dilettantisme, mais toujours au-delà et en dehors de toute « mission ».

L'irruption de la musique dans le monde intérieur de Nietzsche ne se produit que lorsque la croûte philologique, l'objectivité érudite qui entourent sa vie se sont désagrégées, lorsque tout le cosmos a été ébranlé et déchiré par des secousses volcaniques. Alors les digues se rompent et le flot se répand soudainement. La musique transporte toujours avec plus de force les hommes en proie à quelque bouleversement, affaiblis, soumis à de violentes tensions et déchirés jusqu'au fond d'eux-mêmes par n'importe quelle passion, Tolstoï l'a bien vu et Goethe l'a éprouvé tragiquement. Car même Goethe, qui a pris à l'égard de la musique une attitude prudente, inquiète et réservée (ainsi qu'il l'a fait à l'égard de tout ce qui est démoniaque, car dans chaque métamorphose il reconnaissait le tentateur), succombe, lui aussi, à la musique dans les moments de relâchement (ou, comme il le dit, dans les moments « de dépliement ») où tout son être est bouleversé, aux heures de sa faiblesse, de son accessibilité. Chaque fois (la dernière ce fut auprès d'Ulrike) qu'il est en proie à un sentiment et qu'il n'est plus maître de lui, la musique franchit la digue même la plus forte, lui arrache des larmes comme tribut et comme remerciement forcé une musique poétique, la plus magnifique de toutes. La musique (qui ne l'a pas éprouvé ?) a toujours besoin qu'on soit en état de réceptivité, dans une sorte d'heureux languissement féminin, pour féconder un sentiment : c'est ainsi qu'elle atteint Nietzsche, lui aussi, au moment où le Sud lui ouvre d'autres horizons et où il aspire à vivre avec le plus d'ardeur et de passion. Par une coïncidence remarquable, elle s'introduit en lui précisément à la seconde où sa vie quitte la tranquillité, la continuité épique pour se tourner vers le tragique, par une soudaine catharsis ; il pensait exprimer la Naissance de la tragédie dans l'esprit de la musique et il éprouve le contraire : la naissance de la musique dans l'esprit de la tragédie. La puissance débordante des nouveaux sentiments ne trouve plus à s'exprimer dans le discours mesuré ; elle aspire à un élément plus fort, à une magie plus haute : « Il va falloir que tu chantes, ô mon âme ! »

C'est justement parce que cette source démoniaque de son être, la plus profonde, a été si longtemps obstruée par la philologie, l'érudition et l'indifférence qu'elle jaillit maintenant avec tant de force et qu'elle pousse avec une telle pression son rayonnement liquide jusque dans les fibres

nerveuses les plus cachées, jusque dans la dernière intonation de son style. Comme après une infiltration de vitalité nouvelle, la langue, qui jusqu'alors ne cherchait qu'à exprimer les choses, se met tout à coup à respirer musicalement : l'andante maestoso du discours, le lourd style parlé de ses anciens écrits a maintenant toutes les sinuosités, les flexions, le caractère « ondulatoire », le mouvement multiple de la musique. Tous les petits raffinements d'un virtuose y mettent leur étincellement : les petits staccati aigus des aphorismes, le sordino lyrique des chants, les pizzicati de la raillerie, les stylisations hardies et les harmonisations de la prose, des maximes et de la poésie. Même les signes de ponctuation, les sous-entendus, les pauses, les traits qui soulignent ont toute la portée de signes musicaux : jamais on n'a autant eu dans la langue allemande le sentiment d'une prose instrumentée, d'une prose faite tantôt par un petit orchestre et tantôt par un grand. Goûter jusque dans les détails sa polyphonie jamais atteinte avant Nietzsche est, pour un artiste de la langue, une volupté comme pour un musicien l'étude d'une partition de maître : combien il y a d'harmonie cachée et déguisée derrière les dissonances les plus crues ! Comme l'esprit limpide de la forme se devine sous cette abondance qui semble d'abord désordonnée ! Car non seulement les extrémités nerveuses de la langue sont vibrantes de musicalité, mais aussi les œuvres elles-mêmes ressemblent à une symphonie ; elles sont établies non plus d'après une architecture purement intellectuelle et froidement objective, mais selon une inspiration directement musicale. Il a dit lui-même du Zarathoustra qu'il était écrit « dans l'esprit de la première phrase de la Neuvième Symphonie » ; et que penser du prélude de l'Ecce Homo, véritablement divin et unique au point de vue de la langue ? Ces phrases monumentales ne sont-elles pas comme un prélude d'orgue pour une gigantesque cathédrale de l'avenir ? Des poésies comme le Chant nocturne, le Chant de gondolier ne sont-elles pas le chant primitif de la voix humaine au milieu d'une infinie solitude ? Et quand l'ivresse est-elle devenue une musique aussi dansante, aussi héroïque, aussi grecque que dans le péan de sa dernière allégresse, dans le dithyrambe de Dionysos ? Irradiée en surface par toute la clarté du Sud, agitée en profondeur par des remous de musique, la langue se fait liquide et mobile comme une vague et, dans ce grandiose élément marin, l'esprit de Nietzsche circule jusqu'au tourbillon final. Or, comme la musique fait irruption en lui avec tant de violence et d'impétuosité, Nietzsche, avec sa connaissance démoniaque, s'aperçoit aussitôt du danger : il

sent que ce flot pourrait l'entraîner en dehors de lui-même. Mais tandis que Goethe évite les périls (« l'attitude prudente de Goethe envers la musique », note Nietzsche une fois), Nietzsche les saisit toujours par les cornes ; des transmutations de valeurs et des volte-face sont son système de défense. Et ainsi (comme pour sa maladie) il fait du poison un remède. Et il faut que la musique devienne pour lui maintenant autre chose que ce qu'elle était dans ses années de philologue : il lui demandait alors une plus haute tension nerveuse, un attendrissement (Wagner !) ; par son enivrement et son exubérance, il fallait qu'elle fût contrepoids à son existence calme d'érudit et qu'elle fût un stimulant pour l'arracher à l'esprit positif. Mais maintenant que sa pensée elle-même est déjà un excès et une extatique dépense de sentiment, il a besoin de la musique comme d'une détente, comme d'une sorte de bromure moral, comme d'un calmant intérieur. Il ne faut plus qu'elle lui donne l'ivresse (car maintenant tout ce qui est intellectuel devient pour lui sonore enivrement), mais, selon le mot magnifique de Hölderlin, la « sainte sobriété ». La musique comme délassement et non comme moyen d'excitation. Il veut une musique où il puisse se réfugier lorsqu'il revient blessé à mort et accablé de fatigue de la chasse à ses pensées ; il veut trouver en elle un refuge, un bain, un flot cristallin qui rafraîchisse et qui purifie : musica divina, une musique venue d'en haut, une musique issue d'un ciel clair et non pas d'une âme en feu, comprimée et remplie d'une lourde atmosphère. Une musique qui l'aide à s'oublier, non pas une musique qui le fasse rentrer en lui-même et qui le ramène à toutes les crises et catastrophes du sentiment ; une musique « qui dit oui et qui fait oui », une musique du Sud, limpide comme l'eau dans ses harmonies, extrêmement simple et pure, une musique « qu'on puisse siffloter ». Une musique, non pas du chaos (qui couve en lui-même) mais du septième jour de la création, où tout se repose et où seules les sphères célèbrent leur Dieu avec sérénité, une musique comme répit : « Maintenant que je suis au port, de la musique, de la musique ! »

La légèreté, c'est le dernier amour de Nietzsche, sa plus haute mesure de toutes les choses. Ce qui rend léger et qui donne la santé est bon : dans la nourriture, dans l'esprit, dans l'air, dans le soleil, dans le paysage, dans la musique. Ce qui permet de s'élever, ce qui aide à oublier la lourdeur et l'obscurité de la vie, la laideur de la vérité, cela seul est une source de grâce. De là vient ce tardif amour de l'art, comme « rendant possible la vie »,

comme « grand stimulant de la vie ». La musique, une musique limpide, libératrice, légère, devient désormais le plus cher réconfort de cet esprit mortellement agité. Dans les convulsions de ses sanglants accouchements, il ne peut plus s'en passer comme moyen de soulagement. « La vie sans musique est simplement une fatigue, une erreur. » Un homme malade de la fièvre, qui tend ses lèvres crevassées et brûlantes vers l'eau, n'a pas un mouvement plus sauvage que celui de Nietzsche au moment de ses dernières crises, lorsqu'il réclame son breuvage argenté. « Un homme a-t-il jamais eu déjà pareille soif de musique ? » Elle est son dernier salut, pour se sauver de lui-même : de là vient aussi cette haine apocalyptique à l'égard de Wagner, qui a troublé la pureté cristalline de la musique avec des narcotiques et des excitants ; de là les souffrances que Nietzsche ressent « du destin de la musique, comme d'une plaie ouverte ». Il a, le solitaire, repoussé tous les dieux ; il n'y a plus que cette seule chose qu'il veuille conserver, son nectar et son ambroisie, qui rafraîchit l'âme et la rajeunit éternellement. « L'art et rien que l'art : nous avons l'art, pour ne point mourir de la vérité. » Avec l'énergie désespérée de quelqu'un qui se noie, il s'accroche à l'art, à la seule puissance de la vie qui ne dépende pas de la pesanteur, afin que l'art le saisisse et qu'il le transporte dans son bienheureux élément.

Et la musique, elle qui a été conjurée d'une manière si émouvante, s'incline avec bonté vers lui et reçoit le corps de Nietzsche au moment où il s'écroule. Tout le monde a quitté cet homme en proie à la fièvre ; ses amis sont depuis longtemps partis ; ses pensées sont toujours en route, très loin, dans des pérégrinations téméraires : seule la musique l'accompagne jusque dans sa dernière, sa septième solitude. Ce qu'il touche, elle le touche avec lui ; quand il parle, la voix limpide de la musique retentit également : elle relève toujours avec véhémence celui qui a défailli précipitamment. Et, comme enfin il tombe dans l'abîme, elle veille encore sur son âme éteinte ; Overbeck, qui entre dans la chambre de celui qu'enveloppe la cécité de l'esprit, le trouve devant le piano, cherchant encore de ses mains tremblantes de hautes harmonies et, tandis qu'on emporte chez lui le pauvre aliéné, il chante, pendant tout le voyage, en touchantes harmonies, son Chant de gondolier. Jusque dans les ténèbres de l'esprit la musique l'accompagne, pénétrant de sa démoniaque présence et sa vie et sa mort.

La septième solitude

Un grand homme est poussé, pressé, martyrisé,
jusqu'à ce qu'il se replie dans sa solitude.

« Ô solitude, solitude, mon pays », tel est le chant mélancolique qui sort du monde glaciaire du silence. Zarathoustra compose son chant du soir, son chant qui précède la dernière nuit, son chant de l'éternel retour. Car la solitude n'a-t-elle pas toujours été l'unique demeure du voyageur, son glacial foyer, son toit de pierre ? Il s'est trouvé dans des villes innombrables, il a accompli d'infinis voyages spirituels ; souvent il a essayé de lui échapper en se rendant dans un autre pays ; sans cesse il revient vers elle, blessé, épuisé, désillusionné, vers sa « patrie, la solitude ».

Mais tandis qu'elle a toujours voyagé avec lui, l'homme des métamorphoses, elle s'est elle-même métamorphosée et, lorsqu'il regarde son visage, il en est tout effrayé. Car elle est devenue si semblable à lui, au cours de cette longue fréquentation ! Elle est devenue plus dure, plus cruelle, plus violente, tout comme lui-même ; elle a appris à faire souffrir et à grandir dans le péril. Et, s'il l'appelle encore tendrement sa vieille, sa chère et familière solitude, il y a longtemps que ce nom ne lui convient plus : elle est devenue isolement complet, dernière et septième solitude ; cela ne s'appelle plus être seul que d'être ainsi abandonné. Autour du Nietzsche de la dernière période s'est fait un vide terrible, un silence effrayant : aucun ermite, aucun anachorète du désert, aucun stylite n'a été aussi abandonné ; car tous ces fanatiques de leur foi ont encore leur Dieu, dont l'ombre habite dans leur cabane et tombe du haut de leur colonne. Mais lui, le « meurtrier de Dieu », n'a plus auprès de lui ni Dieu, ni homme ; plus il se rapproche de son moi,

plus il s'éloigne du monde ; plus son voyage s'étend, plus « le désert croît autour de lui ». D'habitude les livres les plus solitaires voient s'accroître lentement et silencieusement la puissance magnétique qu'ils exercent sur les hommes : par une force obscure ils attirent un cercle toujours plus nombreux de gens dans l'orbite de leur présence encore invisible ; mais l'œuvre de Nietzsche exerce une action répulsive ; elle écarte de lui de plus en plus tous ses amis et l'isole avec toujours plus de violence du présent. Chaque nouveau livre lui coûte un ami, chaque ouvrage une relation. Peu à peu le dernier et faible brin d'intérêt qui s'attachait à ses actes s'est gelé : d'abord il a perdu les philologues, puis Wagner et son cercle spirituel et enfin ses compagnons de jeunesse. Il ne trouve plus d'éditeur en Allemagne ; la production de ses vingt années, accumulée sans ordre dans une cave, pèse soixante-quatre quintaux ; il est obligé de recourir à son propre argent, celui qu'il a difficilement épargné ou celui qu'on lui a donné, pour continuer à faire paraître ses livres. Mais non seulement personne ne les achète : même lorsqu'il les donne, Nietzsche, à la fin, n'a plus de lecteurs. De la quatrième partie de Zarathoustra, imprimée à ses frais, il ne fait tirer que quarante exemplaires et il ne voit, parmi les soixante-dix millions d'habitants de l'Allemagne, que sept personnes à qui il puisse l'envoyer, tellement, à l'apogée de son œuvre, il est devenu étranger, inaccessiblement étranger à son époque. Personne ne lui accorde une miette de crédit, ne lui sait le moindre gré : au contraire, pour ne pas perdre le dernier de ses amis de jeunesse, Overbeck, il doit s'excuser d'écrire des livres et se les faire pardonner. « Mon vieil ami (on entend son ton d'anxiété, on voit son visage crispé, ses mains tendues, le geste de quelqu'un qu'on a repoussé et qui craint encore un nouveau coup), lis-le du commencement jusqu'à la fin, ne te laisse pas troubler ni rebuter. Concentre toute la force de ta bienveillance pour moi. Si le livre t'est insupportable, peut-être que cent détails ne le seront pas. » C'est ainsi qu'en 1887 le plus grand esprit du siècle présente à ses contemporains les plus grands livres de l'époque et il ne trouve rien de plus héroïque à célébrer dans une amitié que ceci : rien n'a pu la détruire, pas même le Zarathoustra ! Tellement l'activité créatrice de Nietzsche est devenue pour ses plus proches une épreuve accablante, une peine intolérable ! Tellement la distance entre son génie et l'infériorité de son temps est infranchissable ! L'air devient toujours plus rare autour de lui et le silence et le vide se font toujours plus grands.

Ce silence transforme en enfer la dernière, la septième solitude de Nietzsche : il se brise le cerveau contre son mur métallique. « Après un appel comme était mon Zarathoustra, issu du plus intime de l'âme, ne pas entendre un seul mot de réponse, rien, rien, seulement la solitude muette multipliée — il y a là une inconcevable horreur, et le plus fort peut en périr », gémit-il un jour, tout en ajoutant : « Et je ne suis pas le plus fort. Il me semble parfois que je suis blessé à mort. Mais il ne réclame pas des approbations, des applaudissements, la gloire — au contraire, rien ne conviendrait mieux à son tempérament guerrier que la colère, l'indignation, le mépris, oui, même la raillerie (« dans l'état de celui qui est comme un arc tendu à se rompre, tout effort est le bienvenu, pourvu qu'il soit violent ») ; il voudrait n'importe quelle réponse, brûlante ou glacée, ou même tiède, simplement quelque chose, n'importe quoi qui lui donnât une preuve de son existence, de sa vie spirituelle. Mais même ses amis laissent anxieusement de côté la réponse attendue et, dans leurs lettres, évitent toute opinion, comme quelque chose de pénible. Et c'est là la blessure qui le ronge toujours davantage, qui atteint sa fierté, enflamme son amour-propre, consume son âme, « la blessure de n'avoir aucune réponse ». Elle seule a empoisonné sa solitude et y a semé la fièvre.

Et voici que cette fièvre, après avoir couvé sourdement, se donne libre cours. Si l'on examine de près les écrits et les lettres des dernières années de Nietzsche, l'on y devine un battement précipité du sang comme sous une formidable pression de l'air raréfié : le cœur des alpinistes et des aviateurs a ressenti ces martèlements aigus qui viennent des poumons soumis à une trop rude épreuve ; les dernières lettres de Kleist trahissent cette tension et ce battement violents, ces dangereuses vibrations et ces bourdonnements d'une machine qui va éclater. Un accès d'impatience nerveuse se produit dans l'attitude patiente et calme de Nietzsche : « Le long silence a exaspéré ma fierté. » Il veut, il exige maintenant une réponse à tout prix. Il harcèle l'imprimeur de lettres et de dépêches pour que l'impression soit accélérée au plus vite, comme si un retard pouvait avoir quelque importance. Il n'attend plus, conformément à son projet, que *La Volonté de puissance*, son principal ouvrage, soit achevé, mais il en détache impatiemment des fragments et il les lance, comme des torches enflammées, au milieu de son époque. L'« accent alcyonien » a disparu ; il y a dans ses dernières œuvres comme de sourds

gémissements de souffrance contenue et des cris de colère démesurément ironiques arrachés à son être par le fouet de l'impatience, des grognements de mâtin aux lèvres écumantes et aux dents étincelantes. Lui, qui était indifférent, se met, dans son orgueil « exaspéré », à provoquer son temps, pour qu'enfin il réagisse à son égard et pousse un cri de rage. Et, pour le défier encore davantage, il raconte sa vie dans *Ecce Homo*, avec un cynisme qui entrera dans l'histoire universelle. Jamais livres n'ont été le fruit d'un tel désir, d'une telle soif malade et d'une telle impatience fiévreuse de réponse que les derniers pamphlets monumentaux de Nietzsche : comme Xerxès faisait battre avec des verges la mer insensible et rebelle, il veut, lui, par une bravade aussi folle, au moyen des scorpions de ses livres, défier l'indifférence morne qui l'entoure. Il y a dans ce désir pressant de réponse une démoniaque inquiétude, une crainte terrible de ne plus vivre assez longtemps pour voir le succès. Et l'on sent que, après chaque coup de fouet qu'il a asséné, il s'arrête une seconde et se penche, hors de lui-même, avec une atroce anxiété, afin d'entendre le cri de ses victimes. Mais rien ne bouge. Aucune réponse ne monte dans la solitude « azurée ». Le silence est comme un anneau de fer autour de sa gorge et pas un cri, pas même le plus terrible que l'humanité ait connu, ne pourra plus le briser. Il le sent bien, aucun dieu ne le délivrera de la geôle de la solitude suprême.

Voici que, dans ses dernières heures, une colère apocalyptique s'empare de son esprit aux abois. Comme Polyphème devenu aveugle, il jette en hurlant des blocs de rocher autour de lui, sans voir s'ils atteignent le but ; et, comme il n'a personne pour souffrir et pour sentir avec lui, il se saisit lui-même par son propre cœur frémissant. Il a tué tous les dieux ; aussi il se divinise lui-même ; « ne faut-il pas que nous devenions nous-mêmes des dieux pour paraître dignes d'une telle action ? » Il a détruit tous les autels ; c'est pourquoi il se bâtit lui-même son autel : l'*Ecce Homo*, afin de se célébrer lui-même, lui que personne ne célèbre, afin de se fêter, lui que personne ne fête. Il entasse les pierres les plus colossales de la langue ; on entend retentir des coups de marteau comme il n'en a jamais retenti dans ce siècle ; il entonne avec enthousiasme son chant funèbre de l'ivresse et de l'exaltation, le péan de ses actes et de ses victoires. C'est tout d'abord une espèce de crépuscule auquel se mêle une grande rumeur, comme quand l'orage arrive ; puis l'on entend vibrer un rire violent, méchant, fou, une gaieté de desperado qui vous brise l'âme :

c'est le chant de l'Ecce Homo. Mais le chant se fait plus saccadé, des rires de plus en plus aigres coupent le silence des glaciers et, soudain, il lève les mains, son pied tressaille d'un frisson dithyrambique : c'est la danse qui commence, la danse au-dessus de l'abîme, de l'abîme de son propre déclin.

La danse au-dessus de l'abîme

Si tu regardes longtemps dans un abîme,
l'abîme regarde aussi en toi.

Les cinq mois de l'automne 1888, la dernière période créatrice de Nietzsche, sont uniques dans les annales de la production littéraire. Jamais sans doute dans un intervalle de temps aussi bref un génie n'a autant pensé d'une manière aussi intensive, continue, hyperbolique et radicale ; jamais un cerveau terrestre n'a été pareillement envahi par les idées, aussi rempli d'images et inondé de musique que celui de Nietzsche marqué par le destin. L'histoire intellectuelle de tous les temps, dans son immensité, n'offre pas d'autre exemple de cette abondance, de cette extase aux épanchements enivrés, de cette fureur fanatique de création ; c'est seulement peut-être tout près de lui, et cette même année, dans la même région, qu'un peintre « éprouve » une productivité aussi accélérée et qui déjà confine à la folie : dans son jardin d'Arles et dans son asile d'aliénés, Van Gogh peint avec la même rapidité, avec la même extatique passion de la lumière, avec la même exubérance maniaque de création. À peine a-t-il achevé un de ses tableaux au blanc ardent que déjà son trait impeccable court sur une nouvelle toile, il n'y a plus là d'hésitation, de plan, de réflexion. Il crée comme sous la dictée, avec une lucidité et une rapidité de coup d'œil démoniaques, dans une continuité incessante de visions. Des amis qui ont laissé Van Gogh à son chevalet il y a une heure s'étonnent, en revenant, de voir qu'il a déjà achevé un deuxième tableau et que, sans s'arrêter, le pinceau humide et les yeux exaltés, il en commence un troisième : le démon qui le tient à la gorge ne souffre pas qu'il

respire un seul moment, sans s'inquiéter si, cavalier vertigineux, il ne détraque pas le corps haletant et brûlant qu'il a sous lui. C'est exactement de la même manière que Nietzsche crée ouvrage sur ouvrage, sans répit, sans reprendre haleine, avec la même clairvoyance et la même rapidité sans analogue. Dix jours, quinze jours, trois semaines, c'est là la durée de ses derniers ouvrages : conception, gestation, accouchement, présentation et élaboration définitive, tout cela se confond en fusant comme un éclair. Il n'y a pas là de période d'incubation, de moments de repos, de recherches, de tâtonnements, de modifications et de corrections, tout est aussitôt parfait, définitif, interchangeable, à la fois brûlant et refroidi. Jamais cerveau n'a porté à une tension électrique aussi haute et aussi durable les dernières vibrations de sa parole ; jamais des associations de mots ne se sont formées à des vitesses aussi magiques ; la vision est en même temps parole, l'idée est clarté parfaite et, malgré cette plénitude gigantesque, on ne sent rien de la peine ou de l'effort : la création a depuis longtemps cessé d'être un acte, un travail, elle est simplement un laisser-faire, une intervention des puissances supérieures. Celui en qui vibre l'esprit n'a besoin que de lever les yeux, ces yeux qui voient loin et qui « pensent loin », et il aperçoit (comme Hölderlin dans son dernier élan vers la contemplation mythique) d'énormes espaces de temps dans le passé et dans l'avenir : mais lui, que possède le démon de la clarté, les voit avec une clarté démoniaque, à sa portée. Il n'a qu'à allonger la main, sa main ardente et prompte, pour les saisir ; et à peine les a-t-il saisis qu'ils sont déjà tout gonflés d'images, vibrants de musique, vivants et animés. Et cet afflux d'idées et d'images ne s'interrompt pas une seconde pendant ces journées véritablement napoléoniennes. L'esprit est ici envahi, il subit une violence élémentaire. « Le Zarathoustra m'a assailli » ; c'est toujours une surprise violente et un état dans lequel il se trouve désarmé devant quelque chose de plus fort que lui dont il parle, comme si quelque part dans son esprit une digue secrète de raison et de défense organique avait été emportée par un fleuve, qui maintenant se précipite torrentiellement sur cet être impuissant et superbement dépourvu de toute volonté. « Peut-être jamais une chose n'a-t-elle été produite par un tel débordement de force », dit Nietzsche extatiquement, en parlant de ses dernières œuvres ; mais jamais il n'ose dire que c'était sa propre force qui agissait en lui et qui le détruisait. Au contraire, il se sent comme enivré, il sent pieusement qu'il est seulement « le porte-voix d'impératifs venus de l'au-delà » et qu'il est saintement possédé par un

élément démoniaquement supérieur.

Mais qui osera décrire ce miracle d'inspiration, les affres et les frissons de cet orage de production qui fait rage pendant cinq mois sans aucune interruption, puisque lui-même, dans les transports de sa gratitude, dans la force illuminée des choses qu'il vient immédiatement de vivre, a décrit l'événement ? On ne peut que recopier cette page de prose, martelée d'éclairs :

« Est-il, en cette fin du XIXe siècle, quelqu'un qui ait une idée nette de ce que les poètes des époques fortes appelaient inspiration ? Si ce n'est pas le cas, je m'en vais le décrire. — Pour peu que l'on conserve un grain de superstition, on ne saurait qu'à grand-peine repousser la conviction de n'être qu'une incarnation, un porte-voix, le médium de forces supérieures. La notion de révélation, si l'on entend par là que tout à coup, avec une sûreté et une finesse indicibles, quelque chose devient visible, audible, quelque chose qui vous ébranle au plus intime de vous-même, vous bouleverse, cette notion décrit tout simplement un état de fait. On entend, on ne cherche pas ; on prend sans demander qui donne ; une pensée vous illumine comme un éclair, avec une force contraignante, sans hésitation dans la forme — je n'ai jamais eu à choisir. Un ravissement dont l'énorme tension se résorbe parfois par un torrent de larmes, où les pas, inconsciemment, tantôt se précipitent, tantôt ralentissent ; un emportement “hors-de-soi” ; où l'on garde la conscience la plus nette d'une multitude de frissons ténus irriguant jusqu'aux orteils : une profondeur de bonheur où le comble de la douleur et de l'obscurité ne fait pas contraste, mais semble voulu, provoqué, mais semble être couleur nécessaire au sein de ce débordement de lumière : un instinct des rapports rythmiques, qui recouvre d'immenses étendues de formes — la durée, le besoin d'un rythme ample, voilà presque le critère de la puissance de l'inspiration, et qui compense en quelque sorte la pression et la tension qu'elle inflige... Tout se passe en l'absence de toute volonté délibérée, mais comme dans un tourbillon de sentiments de liberté, d'indétermination, de puissance, de divinité... Le plus remarquable est le caractère involontaire de l'image, de la métaphore : l'on n'a plus aucune idée de ce qu'est une image, une métaphore, tout se présente comme l'expression la plus immédiate, la plus juste, la plus simple.

Il semble vraiment, pour rappeler un mot de Zarathoustra, que les choses viennent s'offrir d'elles-mêmes pour servir d'images (“... voici qu'à ton discours toutes les choses accourent, caressantes, et te flattent : car elles veulent s'envoler sur ton aile. Avec chaque image, tu voles vers une vérité. Le verbe, les trésors du verbe s'ouvrent à toi pour dire l'“être” : tout ‘devenir’ veut se faire verbe pour que tu lui apprennes à parler...”) Telle est mon expérience de l'inspiration : je ne doute pas qu'il faille remonter à des milliers d'années pour trouver quelqu'un qui soit en droit de me dire : “C'est aussi la mienne.” »

Dans un accent vertigineux de béatitude, dans cet hymne adressé à soi-même, je le sais, les médecins voient aujourd'hui l'euphorie, le sentiment de volupté dernière de celui qui va périr, ainsi que le stigmate de la mégalomanie, de cette exaltation du moi qui est typique chez les esprits malades. Mais, je le demande, quand l'état de l'enivrement créateur a-t-il jamais été « sculpté » ainsi pour l'éternité avec une pareille adamantine clarté ? Car c'est là le miracle particulier et inouï des derniers ouvrages de Nietzsche : un degré suprême de clarté accompagne somnambuliquement le degré suprême de l'enivrement et ils sont subtils comme des serpents, au milieu de leur force presque bestiale de bacchanale. D'habitude les exaltés, tous ceux dont Dionysos a enivré l'âme, ont la lèvre épaisse et leur parole est obscure. Comme dans un rêve, leurs expressions sont troubles ; tous ceux qui ont regardé dans l'abîme ont l'accent orphique, pythique et mystérieux d'une langue de l'au-delà, dont nos sens ont seuls un pressentiment craintif, tandis que notre esprit ne la comprend plus entièrement. Mais Nietzsche, lui, est d'une clarté extraordinaire dans l'exaltation et sa parole reste incorruptible, dure et incisive au milieu de tous les feux de l'ivresse. Peut-être aucun autre vivant ne s'est-il penché au bord du gouffre de la folie avec autant de sang-froid et de clarté, avec autant de témérité et autant de calme : l'expression de Nietzsche n'est pas (comme chez Hölderlin, comme chez les mystiques et les pythiques) nuancée et assombrie par le mystère ; au contraire, jamais il n'a été plus vrai que dans ses dernières secondes, on pourrait même dire qu'il a été illuminé par le mystère. Il est vrai que c'est une lumière dangereuse qui brille là ; elle a l'éclat fantastique et maladif d'un « soleil de minuit » qui s'élève, rouge feu, au-dessus des icebergs ; c'est une lumière septentrionale de l'âme

qui, dans son grandiose unique, fait naître le frisson. Elle ne réchauffe pas, mais elle effraie : elle n'éblouit pas, elle tue. Nietzsche n'est pas entraîné vers l'abîme par le rythme obscur du sentiment, comme Hölderlin, ni par un flot de mélancolie : il est consumé par sa propre lumière, par une sorte de coup de soleil, d'un soleil suprêmement brûlant et lumineux, par une allégresse flamboyante et intolérable. L'anéantissement de Nietzsche est une sorte de mort par la lumière, une carbonisation de l'esprit par sa propre flamme.

Il y a déjà longtemps que ces clartés trop fortes font palpiter son cœur et l'embrasent ; lui-même, dans sa prescience magique, s'effraie souvent de cette abondance de lumière venue d'en haut et des sauvages jubilations de son âme. « Les intensités de mon sentiment me font frissonner et rire. » Mais rien ne peut plus endiguer ce courant extatique, cet afflux de pensées descendues du ciel comme des faucons et qui bruissent autour de lui, sonores et cliquetantes, jour et nuit, nuit et jour, heure après heure, jusqu'à ce que le sang fasse presque éclater ses tempes. Pendant la nuit le chloral le soulage, en édifiant un faible toit protecteur — le sommeil — contre l'invasion tumultueuse des visions. Mais ses nerfs sont comme de brûlants fils métalliques : tout son être devient électricité et lumière, une lumière vibrante, flamboyante et pleine de fulgurations.

Faut-il donc s'étonner que dans ce tourbillon d'inspirations si rapides, dans ce ruissellement incessant de pensées vertigineuses, il perde le contact de la terre ferme et que Nietzsche, tiraillé par tous les démons de l'esprit, ne sache plus qui il est et que lui, l'illimité, ne reconnaisse plus ses limites ? Depuis longtemps déjà (depuis qu'elle sent qu'elle obéit à la dictée de puissances supérieures et non plus à son moi), sa main redoute de mettre au bas de ses lettres son propre nom : Friedrich Nietzsche. Car le petit-fils du pasteur protestant de Naumbourg doit sentir obscurément que depuis longtemps ce n'est plus lui qui vit des choses aussi extraordinaires, mais bien un être qui n'a pas encore de nom, une puissance supérieure, un nouveau martyr de l'humanité. C'est pourquoi il ne signe plus ses derniers messages que par des noms symboliques : « Le Monstre », « Le Crucifié », « L'Antéchrist », « Dionysos », depuis qu'il sent qu'il ne fait qu'un avec les puissances supérieures à ce monde et qu'il se considère lui-même non plus comme un homme, mais comme une puissance et une mission. « Je ne suis pas un homme, je suis une dynamite. » « Je suis un événement de l'histoire

universelle, qui coupe en deux l'histoire de l'humanité », s'écrie-t-il dans un accès de suprême hybris, au milieu de l'atroce silence. Tout comme Napoléon dans Moscou qui brûle, avec en face de lui l'hiver sans fin de la Russie et autour de lui les misérables débris de la plus puissante des armées, publie encore les proclamations les plus grandioses et les plus menaçantes (grandioses jusqu'à friser le ridicule), Nietzsche, dans le Kremlin en feu de son cerveau, compose impuissant, avec les débris de ses pensées, les pamphlets les plus épouvantables : il ordonne à l'empereur d'Allemagne de venir à Rome pour l'y faire fusiller ; il invite les puissances européennes à une action militaire contre l'Allemagne, qu'il veut enfermer dans un carcan de fer. Jamais une fureur plus apocalyptique n'a sévi plus sauvagement dans le vide, jamais une hybris aussi magnifique n'a poussé un esprit au-dessus de toutes les choses terrestres. Ses paroles retentissent comme des coups de marteau contre tout l'édifice mondial : il demande que le calendrier soit modifié et parte, non plus de la naissance du Christ, mais de l'apparition de son Antéchrist ; il place son image au-dessus de toutes les figures de tous les temps ; même le délire malade de Nietzsche est encore plus grand que celui de tous les autres dont l'esprit a été aveuglé ; ici aussi, comme partout, règne en lui le plus mortel excès.

Jamais créateur n'a été assailli par un flot d'inspiration comme celui qui envahit Nietzsche en ce seul automne. « Jamais il n'a été fait de travail littéraire, jamais il n'a été senti ni souffert de la sorte : seul un dieu, un Dionysos souffre ainsi » ; ces paroles qu'il prononce au début de sa folie sont terriblement vraies. Car cette petite chambre du quatrième étage et la grotte de Sils-Maria hébergent, en même temps que l'homme malade et en proie à la nervosité qu'est Friedrich Nietzsche, les pensées les plus hardies, les paroles les plus magnifiques que le siècle ait connues à son déclin : l'esprit créateur s'est réfugié sous ce toit bas et brûlé de soleil, et il répand toute sa plénitude sur un pauvre homme solitaire, sans nom, timide et perdu — infiniment plus qu'un seul humain peut en supporter. Et dans cet étroit espace, étouffé par l'immensité, le pauvre esprit terrestre, tout effrayé, vacille et chancelle sous la puissance des éclairs, des illuminations et révélations qui le fouettent. Tout comme Hölderlin dans son aveuglement spirituel, il sent qu'un dieu est au-dessus de lui, un dieu de flamme dont il est impossible de supporter le regard et dont le souffle consume... Toujours le pauvre être frissonnant se soulève

pour voir son visage et les pensées s'échappent de lui avec une précipitation incohérente... Car lui qui sent, crée littérairement et souffre ces choses ineffables... n'est-il pas, n'est-il pas lui-même dieu... n'est-il pas un nouveau dieu de l'univers, depuis qu'il a tué l'autre ?... Qui est-il ?... Le Crucifié, le Dieu mort ou le Dieu vivant ?... Le Dieu de sa jeunesse, Dionysos... ou bien est-il les deux à la fois, le Dionysos crucifié ?... Ses pensées se troublent toujours davantage, le flot est trop bruyant par suite de trop de lumière... Est-ce encore de la lumière ? N'est-ce pas de la musique ? La petite chambre du quatrième de la via Alberto commence à résonner, toutes les sphères brillent et vibrent, tous les cieux sont transfigurés... Oh ! quelle musique ! Les larmes lui coulent dans sa barbe, chaudes et brûlantes... Oh ! quelle tendresse divine, quel bonheur smaragdin !... Et maintenant... quelle immense clarté ! Et en bas, dans la rue, tous les gens lui sourient... Comme ils se lèvent pour le saluer ! Voici que la marchande des quatre-saisons cherche dans sa corbeille les plus belles pommes... Tout s'incline et se courbe devant lui, le meurtrier de Dieu, tout est en jubilation, en jubilation... Pourquoi ?... Oui, il le sait, il le sait bien, c'est parce que l'Antéchrist est arrivé et tous ces gens chantent « Hosannah ! Hosannah ! »... Tout retentit, l'univers retentit d'allégresse et de musique... Et puis soudain tout est muet... quelque chose est tombé... c'est lui-même, hélas ! qui est tombé devant sa maison... quelqu'un le relève... Maintenant le revoici dans sa chambre... A-t-il dormi longtemps ? Il fait si sombre... Le piano est là ; de la musique ! de la musique !... Et puis soudain des hommes dans sa chambre... N'est-ce pas Overbeck ?... Pourtant il est à Bâle, et lui il est... où donc ?... Il ne le sait plus... Pourquoi le regarde-t-il d'une manière aussi étrange, aussi inquiète ?... Ensuite un wagon, un wagon... Comme les rails bruissent, bruissent étrangement ! On dirait qu'ils veulent chanter... Oui... ils chantent son Chant de gondolier et lui le chante avec eux... il le chante dans les ténèbres infinies.

Et puis longtemps, tout ailleurs, dans une chambre toujours obscure, sans jamais plus de soleil. Jamais plus de lumière, ni au-dedans ni au-dehors. Quelque part au-dessous de lui des hommes parlent encore. Une femme (n'est-ce pas sa sœur ? Mais elle est loin, très loin, au pays des Lamas ?) lui dit des livres à haute voix... Des livres ? N'a-t-il pas, lui aussi, écrit des livres ? Quelqu'un lui répond avec douceur. Mais il ne comprend plus ce qu'on lui dit. Celui dans l'âme de qui a éclaté un pareil ouragan est

définitivement sourd à toutes les paroles humaines. Celui dans l'œil de qui le démon a regardé si profondément est aveugle à jamais.

L'éducateur de la liberté

Être grand, c'est donner une direction.

« On me comprendra après la prochaine guerre européenne. » Cette phrase prophétique se trouve au milieu des derniers écrits de Nietzsche. Et, effectivement, on ne saisit le sens véritable des paroles du grand avertisseur, la nécessité historique qu'il exprime que par la situation de tension, d'incertitude et de dangers de notre univers au tournant du siècle dernier : il semble qu'en ce créateur étonnant, sensible au moindre changement atmosphérique, au moindre pressentiment d'orage, dont la nervosité se transformait alors en génie et le génie en lettres flamboyantes, se soit violemment déchargée toute la pression de lourdeur morale de l'Europe ; et c'est ainsi que nous assistons au plus magnifique ouragan de l'esprit précédant le plus terrible ouragan de l'histoire. Le regard perçant de Nietzsche a vu venir la crise, tandis que les autres se berçaient de mots, et il s'est rendu compte de sa cause : le « prurit nationaliste des cœurs et l'empoisonnement du sang qui font que les peuples en Europe s'isolent maintenant des peuples, comme s'ils se mettaient en quarantaine », le « nationalisme de bêtes à cornes » sans plus haute pensée que la pensée égoïste puisée dans l'histoire, alors que toutes les forces poussaient déjà violemment vers une union future et plus haute. Et l'annonce d'une catastrophe sort avec colère de sa bouche, lorsqu'il voit les tentatives convulsives faites pour « éterniser en Europe le système des petits États », pour défendre une morale ne reposant que sur des intérêts et des affaires ; « cette situation absurde ne peut plus durer longtemps », écrit-il en lettres de feu sur la muraille, « la glace qui nous porte

est devenue trop mince : nous sentons tous le souffle chaud et dangereux du vent du dégel ». Personne n'a senti comme Nietzsche les craquements de l'édifice européen ; personne, à une époque d'optimiste contentement de soi-même, n'a crié à l'Europe, avec autant de désespoir, de fuir, de fuir dans l'honnêteté et la clarté, de se réfugier dans une plus haute liberté intellectuelle. Personne n'a senti aussi fortement qu'un temps venait de prendre fin et était mort et qu'au milieu de la crise mortelle quelque chose de nouveau se préparait de vive force : ce n'est que maintenant que nous le savons avec lui.

Cette crise, il l'a mortellement pressentie et il l'a mortellement vécue d'avance : c'est là sa grandeur et son héroïsme. Et la formidable tension qui torturait son esprit jusqu'à l'extrême et qui, finalement, le mit en pièces, l'unissait à un élément supérieur : ce n'était pas autre chose que la fièvre de notre univers, avant que crevât l'abcès. Toujours des oiseaux annonciateurs de la tempête, messagers de l'esprit, précèdent de leur vol les grandes révolutions et les grandes catastrophes, et il y a une vérité dans l'obscur croyance du peuple qui, avant les guerres et les crises, fait apparaître dans le monde céleste des comètes à la voie sanglante. Nietzsche fut un tel fanal dans ce monde, l'éclair qui précède la tempête, le grand tumulte qui se déchaîne sur le haut des montagnes avant que l'ouragan ne descende dans les vallées ; personne n'a senti d'avance avec une sûreté aussi météorologique tous les détails non moins que la violence du cataclysme qui allait atteindre notre culture. Mais c'est là l'éternelle tragédie de l'esprit, que sa sphère de clarté et de contemplation supérieures ne se communique pas à l'air épais et confiné de son temps, que le présent reste toujours insensible et incompréhensif lorsque au-dessus de lui un signe plane dans le ciel et l'esprit, et que bruissent les ailes de la prophétie. Même le plus lucide génie du siècle n'a pas été assez clair pour que son temps ait pu le comprendre : comme le coureur de Marathon qui, après avoir accompli tout haletant la longue distance qui le séparait d'Athènes, ne put annoncer la défaite des Perses que par un suprême cri d'extase (après quoi il fut pris d'une hémorragie mortelle), Nietzsche sut prédire l'effroyable catastrophe de notre culture mais ne put l'empêcher. Il jeta simplement à son époque un formidable et inoubliable cri d'extase : ensuite l'esprit se brisa en lui.

C'est Jacob Burckhardt, son meilleur lecteur, qui, à mon sens, définit le

mieux son véritable apport lorsqu'il lui écrivit que ses livres « accroissaient l'indépendance dans le monde ». Cet homme avisé et de vaste culture a bien écrit : l'indépendance dans le monde et non pas l'indépendance du monde. Car l'indépendance n'existe toujours que dans l'individu, chez le particulier, et elle ne croît pas avec le nombre : elle n'augmente pas non plus avec les livres et la culture : « Il n'y a pas d'âge héroïque, il n'y a que des hommes héroïques. » Seul l'individu introduit dans le monde l'indépendance, et toujours uniquement pour lui seul. Car tout esprit libre est un Alexandre, il conquiert impétueusement toutes les provinces et tous les royaumes, mais il n'a pas d'héritiers ; toujours un empire libre devient la proie de Diadoques et d'admirateurs, de commentateurs et de scoliastes, qui sont esclaves de la lettre. C'est pourquoi la grandiose indépendance de Nietzsche ne nous apporte pas en don une doctrine (comme le pensent les pédagogues), mais une atmosphère, l'atmosphère infiniment claire, d'une limpidité supérieure et pénétrée de passion, d'une nature démoniaque, qui se décharge en orages et en destructions. Lorsqu'on prend contact avec ses livres, on sent de l'ozone, un air élémentaire, débarrassé de toute lourdeur, de toute nébulosité et de toute pesanteur ; on voit librement dans ce paysage héroïque jusqu'au plus haut des cieux et l'on respire un air unique, transparent et vif, un air pour les cœurs robustes et les libres esprits. Toujours la liberté est le sens final de Nietzsche — le sens de sa vie et celui de sa chute : de même que la nature a besoin des tempêtes et des cyclones pour donner carrière à son excès de force dans une révolte violente contre sa propre stabilité, de même l'esprit a besoin de temps en temps d'un homme démoniaque, dont la puissance supérieure se dresse contre la communauté de la pensée et la monotonie de la morale. Il a besoin d'un homme qui détruit et qui se détruit lui-même ; mais ces révoltés héroïques ne sont pas moins des sculpteurs et des formateurs de l'univers que les créateurs silencieux. Si les uns montrent la plénitude de la vie, les autres indiquent son inconcevable envergure ; car seules les natures tragiques sont capables de nous faire percevoir la profondeur du sentiment et seule la démesure permet à l'humanité de reconnaître sa mesure.

Table des matières

Dédicace

- 1 - Tragédie sans personnages
- 2 - Double portrait
- 3 - Apologie de la maladie
- 4 - Le don Juan de la connaissance
- 5 - Passion de la sincérité
- 6 - Marche progressive vers soi-même
- 7 - Découverte du Sud
- 8 - Le refuge de la musique
- 9 - La septième solitude
- 10 - La danse au-dessus de l'abîme
- 11 - L'éducateur de la liberté